

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

Année 1909

THÈSE

N°

POUR LE

DOCTORAT EN MÉDECINE

Présentée et soutenue le 8 Juillet 1909, à 1 heure

PAR

M. NOËL HAMONIC

Pharmacien de 1^{re} classe.

LA

THÉRAPEUTIQUE ANTI-VÉNÉRIENNE

AUX XVI^e, XVII^e ET XVIII^e SIÈCLES

Président : M. GILBERT BALLET, Professeur.

Juges { MM. HUTINEL, Professeur.
HALLOPEAU, } Agrégés.
JANSELME, }

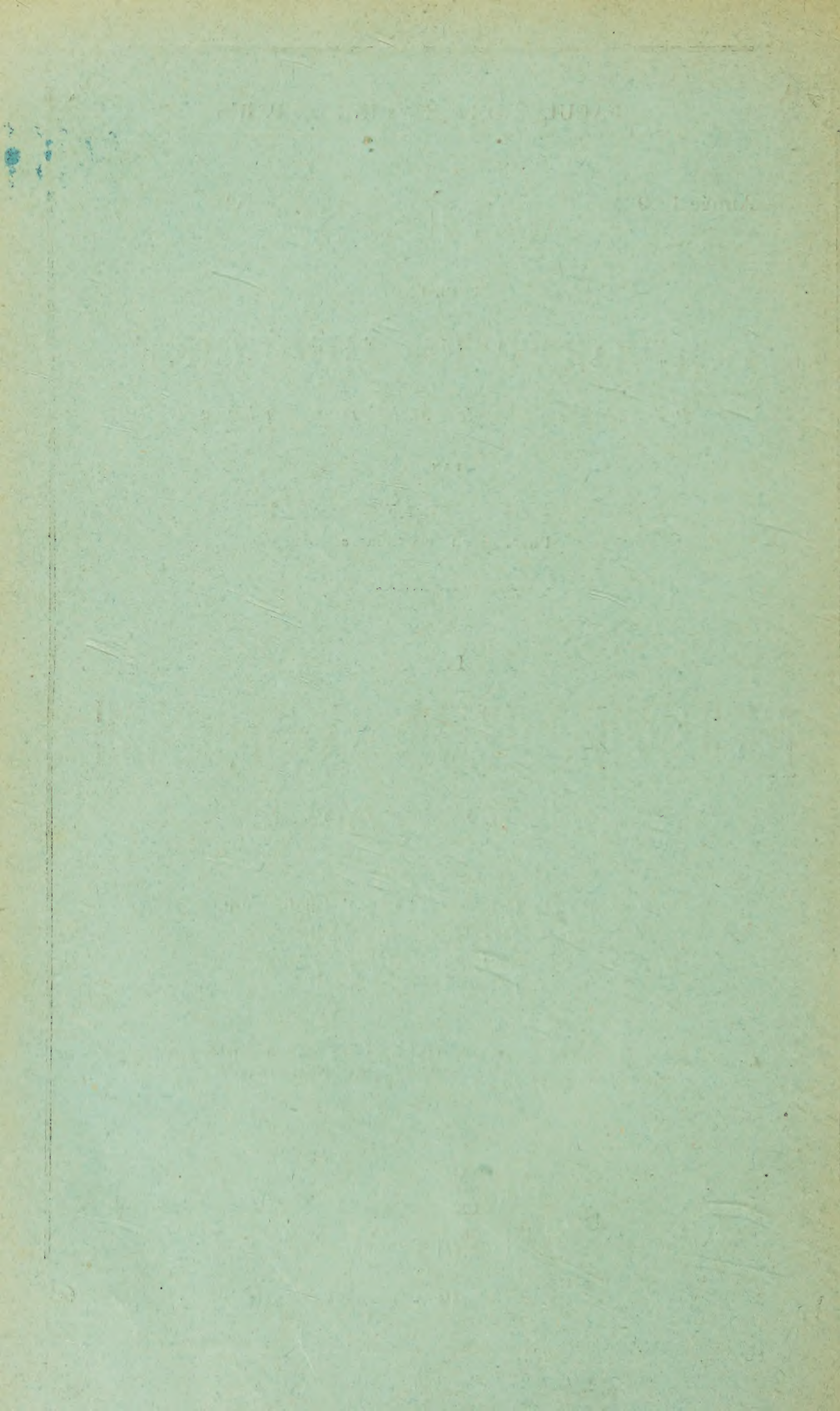
Le candidat répondra aux questions qui lui seront faites sur les
diverses parties de l'enseignement médical.

CLERMONT (OISE)

IMPRIMERIE DAIK FRÈRES ET THIRON

3, PLACE SAINT-ANDRÉ, 3

1909



Année 1909

THÈSE

N^o

351

POUR LE

DOCTORAT EN MÉDECINE

Présentée et soutenue le 8 Juillet 1909, à 1 heure

PAR

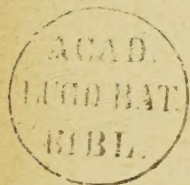
M. NOËL HAMONIC

Pharmacien de 1^{re} classe.

LA

THÉRAPEUTIQUE ANTI-VÉNÉRIENNE

AUX XVI^e, XVII^e ET XVIII^e SIÈCLES



Président : M. GILBERT BALLET, Professeur.

Juges { MM. HUTINEL, Professeur.
HALLOPEAU,
JANSELME, } Agrégés.

Le candidat répondra aux questions qui lui seront faites sur les diverses parties de l'enseignement médical.

CLERMONT (OISE)

IMPRIMERIE DAIX FRÈRES ET THIRON

3, PLACE SAINT-ANDRÉ, 3

—
1909

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

Doyen.....M.	LANDOUZY.
Professeurs.....	MM.
Anatomie.....	NICOLAS.
Physiologie.....	Ch. RICHET.
Physique médicale.....	GARIEL.
Chimie organique et chimie générale.....	GAUTIER.
Parasitologie et histoire naturelle médicale.....	BLANCHARD.
Pathologie et thérapeutique générales.....	BOUCHARD.
Pathologie médicale.....	BRISSAUD.
Pathologie chirurgicale.....	DEJERINE.
Anatomie pathologique.....	LANNELONGUE
Histologie.....	P. MARIE.
Opérations et appareils.....	PRENANT.
Pharmacologie et matière médicale.....	HARTMANN.
Thérapeutique.....	POUCHET.
Hygiène.....	GILBERT.
Médecine légale.....	CHANTEMESSE
Histoire de la médecine et de la chirurgie.....	THOINOT.
Pathologie expérimentale et comparée.....	CHAUFFARD.
	ROGER.
Clinique médicale.....	HAYEM.
	DIEULAFOY.
Maladies des enfants.....	DEBOVE.
Clinique des maladies mentales et des maladies de l'encéphale.....	LANDOUZY.
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques.....	HUTINEL.
Clinique des maladies du système nerveux.....	G. BALLET.
Clinique chirurgicale.....	GAUCHER.
	RAYMOND.
	DELBET.
	QUENU.
	RECLUS.
	SEGOND.
Clinique ophtalmologique.....	DE LAPERSONNE.
Clinique des maladies des voies urinaires.....	ALBARRAN.
	BAR.
Clinique d'accouchements.....	PINARD.
	RIBEMONT - DES-
	SAIGNES.
Clinique gynécologique.....	POZZI.
Clinique chirurgicale infantile.....	KIRMISSON.
Clinique thérapeutique.....	A. ROBIN.

Agrégés en exercice.

MM.	MM.	MM.
AUVRAY.	DUVAL (Pierre).	MAILLARD.
BALTHAZARD.	GOSSET.	MARION.
BRANCA.	GOUGET.	MORESTIN.
BEZANÇON (Fernand).	JEANNIN.	MULON.
BRINDEAU.	JEANSELME.	NICLOUX.
BROCA (André).	JOUSSET (André).	NOBECOURT.
BRUMPT.	LABBE (Marcel).	OMBREDANNE.
CARNOT.	LANGLOIS.	POTOCKI.
CASTAIGNE.	LAUNOIS.	PROUST.
CLAUDE.	LECENE.	RENON.
COUVELAIRE.	LEGRY.	RICHAUD.
CUNEO.	LENORMANT.	RIEFFEL.
DEMELIN.	LOEPER.	SICARD.
DESGREZ.	MACAIGNE.	ZIMMERN.

Par délibération en date du 9 décembre 1798, l'Ecole a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A LA MÉMOIRE DE MON PÈRE

A LA MÉMOIRE DE MON FRÈRE

LÉON HAMONIC

Avocat à la Cour d'Appel de Paris

A LA MÉMOIRE DE M. PIERRE STÉPHANOPOLI

Receveur des Domaines

A LA MÉMOIRE DE M. HONORÉ BERT, MON BEAU-PÈRE

Ingénieur en chef des Ponts et Chaussées

Chevalier de la Légion d'Honneur



Digitized by the Internet Archive
in 2026

A MA MÈRE

A MA FEMME

A MON FRÈRE LE DOCTEUR P. HAMONIC

Ancien interne des Hôpitaux de Paris

Ancien aide d'anatomie et lauréat de la Faculté de Paris

Chevalier de la Légion d'Honneur

*Mon premier maître, dont l'enseignement clinique et les conseils
éclairés m'ont été si précieux*

A MES PARENTS

A MES AMIS

A MON PRÉSIDENT DE THÈSE

MONSIEUR LE PROFESSEUR GILBERT BALLET

Médecin des hôpitaux

Professeur à la Faculté de médecine de Paris.

Chevalier de la Légion d'Honneur

*Avec l'hommage de ma respectueuse
reconnaissance*

LA

THÉRAPEUTIQUE ANTI-VÉNÉRIENNE

aux XVI^e, XVII^e et XVIII^e Siècles

I

QUELQUES MOTS

DES ANCIENNES DOCTRINES SUR LES AFFECTIONS VÉNÉRIENNES

Quand on consulte les anciennes pharmacopées, on est surpris de la variété des remèdes qui furent utilisés dans le traitement des affections vénériennes. A côté du mercure, auquel on a toujours réservé la première place, on voit les substances les plus diverses, et cet assemblage paraît si étrange au lecteur non prévenu, qu'il recherche aussitôt les raisons ayant déterminé les auteurs à porter sur une même liste des produits aussi différents les uns des autres, par leur action thérapeutique.

Dans la pharmacopée syphilitique de *Swédiaur*, la plus importante, la plus complète et la mieux rédigée de celles qui nous sont parvenues, on constate que l'auteur consacre les cinquante pages annexées à son *Traité des maladies vénériennes* à la seule nomenclature des médicaments simples ou composés dont il conseille l'usage.

Le mercure entre dans la composition du plus petit nombre. A côté des pilules d'hydrargyre gommeux par exemple, on trouve des préparations dont le principe actif est le baume de copahu ou la térébenthine. S'il existe quelques injections à base de sels mercuriels, la plupart contiennent, ou du sulfate de zinc, ou de l'acétate de plomb, ou bien encore du sulfate de cuivre.

Il est donc manifeste que *Swédiaur* a réuni dans le même formulaire des substances trouvant leur emploi dans le traitement de cas pathologiques différents.

Pour quelle raison cet auteur a-t-il confondu, dans son recueil de formules antivénériennes, des remèdes si distincts, quant à leur origine et à leur valeur thérapeutique ?

Il paraît vraisemblable d'attribuer ces faits, aux idées admises dans les siècles précédents. Les *Identistes*, c'est ainsi qu'on les appela, considéraient que la blennorrhée et la syphilis étaient dues à une seule et même infection.

Lorsque la syphilis fit son apparition en Europe, les premiers auteurs qui étudièrent cette affection, la distinguèrent du chancre simple et de la blennorrhagie, dont on connaissait l'existence depuis de longues années. Mais l'incertitude dans laquelle ce nouveau mal laissa longtemps les médecins, fit que vers 1530, la confusion était établie, et que dès ce moment, syphilis, chancre mou et blennorrhagie, furent les manifestations diverses d'une même maladie. La théorie de l'identité, qui régna en maîtresse durant trois siècles, fut ainsi instituée.

Il y eut quelques timides protestations contre cet absolutisme, mais elles n'influèrent guère sur la doctrine à la mode, qui fut bientôt considérée comme définitivement acquise.

La maladie vénérienne était donc *une*, avec des modalités différentes. Au XVI^e siècle, par exemple, il fut convenu qu'un individu contaminé, ayant la chance de voir succéder à son chancre une adénite suppurée, était exempt de accidents tardifs de la syphilis. En ce cas, le bubon était un véritable émonctoire qui permettait à l'économie de se débarrasser du virus vénérien avant d'avoir été envahie par lui.

Nicolas Massa, Thierry de Héry, interprétaient de cette façon les phénomènes qu'ils avaient observés. Ils étaient catégoriques dans leurs conclusions et Thierry de Héry s'exprimait ainsi : « *S'il survient un bubon, autrement dit poulain, en brief l'ulcère sera guay et sera le patient exempt de la vérole* ».

Ambroise Paré disait, lui aussi, que lorsque après contamination, il y avait un chancre, « *le venin infecte la masse du sang, si les apostèmes ne jettent leur gourme* ».

Comme on le voit, ces auteurs, sans établir de différences entre les chancres qu'ils observaient, savaient cependant qu'il y avait infection consécutive généralisée, lorsque l'accident primitif n'était pas suivi de suppuration des ganglions inguinaux, et qu'au contraire le bubon était le signe de la bénignité de l'affection.

Astruc rattachait à la même cause la gonorrhée, le chancre et le bubon. Pour lui, la gonorrhée était un écoulement de substance séminale due à l'inflammation des glandes, conduits et réservoirs spermatiques, inflammation provoquée par le virus vénérien. Voici comment il s'exprime sur ce sujet :

« Le mélange de ce virus avec la semence et avec les humeurs séminales peut se faire par deux voies : l'une, plus courte et plus aisée, par où, dans les hommes, le virus monte en substance, ou en forme de vapeur, du vagin de la femme gâtée jusque dans les réservoirs de la semence, le long de l'urèthre ; par où, dans les femmes, il est porté dans le vagin et mis en état de pénétrer facilement dans les réservoirs de la semence qui sont propres à ce sexe. . . . »

La blennorrhagie était donc, pour Astruc, le résultat d'une contamination par un virus particulièrement subtil, plutôt même à l'état de vapeur. Et si le chancre et le bubon étaient les produits du même principe virulent, celui-ci se présentait, en cette occurrence, sous un nouvel aspect si épais et si dense qu'il ne pouvait pénétrer profondément dans les tissus et provoquer l'infection des organes profonds.

« Si le virus, dit-il, est si grossier et si épais qu'il s'attache à la peau sans pénétrer plus avant, dans ce cas son action se réduira à produire des chancres en s'insinuant peu à peu dans les vaisseaux sébacés qui sont sous la peau. S'il est plus subtil, et, par conséquent, moins propre à coaguler l'humour sébacée et à produire des chancres, mais qu'en pénétrant plus avant, il se mêle avec la lymphe qui circule sous la peau, il causera alors des poulains, dans les glandes inguinales où il se rendra avec la lymphe ; et il ne causera aucune gonorrhée, parce qu'il est encore trop grossier pour pouvoir se résoudre en vapeurs capables de s'insinuer le long de l'urèthre, jusques dans les réservoirs de la semence ».

Hunter, contemporain d'Astruc, fut moins affirmatif que ce dernier, puisque de ses observations il conclut qu'une fois sur cent, seulement, la gonorrhée est suivie d'infection constitutionnelle. Quant à *Nisbet*, il affirma que la gonorrhée n'amenait jamais d'accidents généraux, quand il n'existait pas simultanément des érosions de la muqueuse.

Durant deux siècles au moins, la théorie de l'Identité, resta classique et ne connut pour ainsi dire pas de détracteurs. Mais en 1777, *Tode*, de Copenhague, avec un courage qu'il faut savoir louer, vint affirmer d'une façon catégorique que la syphilis et la blennorrhagie étaient deux affections absolument distinctes.

Il fut l'objet d'injures inouïes, parce qu'il avait osé toucher à un dogme scientifique qu'admettait tout le corps médical, en particulier celui d'Allemagne. Sans se laisser déconcerter par les invectives qui avaient accueilli l'apparition du travail de *Tode*, *Bell* démontra, en 1793, que la blennorrhagie est une affection purement locale, n'entraînant jamais d'infection généralisée comme le fait la syphilis. La première guérit toujours sans traitement mercuriel ; il n'en est pas de même pour la seconde, dont les accidents

persistent et s'aggravent, si l'on n'a pas recours au traitement spécifique pour les combattre.

Enfin au XIX^e siècle, les travaux d'*Hernandez*, de *Cullerier* et de *Ricord* donnèrent le coup de grâce aux identistes et l'histoire de leur doctrine n'a plus aujourd'hui qu'un intérêt purement rétrospectif.

De la même façon, les *unicistes*, qui avec *Thierry de Héry*, *Ambroise Paré*, *Vacca Berlingheri*, concevaient l'unité d'origine des chancres mous et indurés, ne purent résister aux attaques successives de *Hensler* et *Jaudt* et surtout à celles de *Bassereau*.

De cette courte étude des diverses doctrines syphilitiques, il résulte, qu'à la période de temps qui nous intéresse, les auteurs n'admettaient qu'une affection vénérienne, mais avec des symptômes et des accidents différents, suivant la gravité de la contamination.

II

PÉRIODE D'HÉSITATION DANS LA CURE DE LA SYPHILIS

C'est ordinairement à la fin du XV^e siècle qu'on place l'apparition de la syphilis en Europe. Les auteurs sont nombreux, qui accusent les habitants du Nouveau-Monde d'en avoir gratifié les compagnons de Christophe Colomb. Cependant, à l'encontre de cette opinion, il existe des textes formels qui ne peuvent prêter à aucune erreur d'interprétation.

Géraud, médecin du Berry au XIII^e siècle, parlant d'une maladie provoquée par un coït impur, maladie qui infecte le corps entier, s'exprime en ces termes : « *Virga patitur a coitu cum mulieribus immundis ex spermate corrupto, vel ex humore venenoso in collo matricis recepto; nam virga inficitur et aliquando totum corpus.* »

Astruc lui-même, qui cependant fut le partisan le plus convaincu de l'origine américaine de la syphilis, ayant ouï dire à un jésuite revenant de Chine que cette maladie avait été connue de tout temps en ce pays, résolut de s'adresser au Père Foureau, dont il était l'ami et qu'il savait très populaire dans le Céleste Empire. Parmi les questions qu'il posa à son correspondant, se trouvait celle-ci : Les maladies vénériennes sont-elles réputées par les médecins chinois comme maladies du pays, ayant eu cours de tout temps ; ou bien sont-elles d'origine récente et proviennent-elles de quelque pays étranger ?

Le Père Foureau lui répondit que les médecins chinois avaient la conviction que depuis la plus haute antiquité, la vérole a été répandue en Chine. Ce qui, d'ailleurs, plaiderait en faveur de leur opinion, c'est que leurs ouvrages médicaux étaient presque tous fort anciens et qu'ils signalaient la syphilis comme une maladie courante et parfaitement bien étudiée.

Quoi qu'il en soit, le fléau s'abattit presque en même temps sur toute l'Europe, et dès les premières années du XVI^e siècle, il n'y avait aucun des pays voisins du nôtre qui fût exempt de cette maladie. Chaque nation accusa sa voisine d'avoir, par la dépravation de ses mœurs, provoqué l'éclosion de la terrible affection. Pour les Italiens, ce fut le *mal français*, alors que, pour nos ancêtres, c'était le *mal napolitain*.

Les médecins de toutes les contrées atteintes furent, au début, absolument incapables d'enrayer le mal. Dans l'ignorance absolue de ce qu'il pouvait être, ils se déclaraient inaptes à apporter le moindre soulagement aux souffrances des personnes qui en étaient touchées. Mais ils se ressaisirent vite et après de minutieuses observations, ils connurent bientôt toutes les phases de la maladie et tous les accidents consécutifs à l'apparition du chancre.

Bénédictus fut le premier auteur qui, en 1494, décrivit avec clarté les symptômes de cette affection : chancre, céphalées nocturnes, syphilides de différente nature, ulcérations de la muqueuse de la bouche et de la langue. Ce fut encore lui qui attribua le premier, à la salivation mercurielle, la propriété de chasser le virus du corps de l'infortuné qui s'en trouvait affligé.

Deux ans plus tard, *Gruenbeck* publia son observation même. Il étudiait soigneusement la maladie dont il était atteint, dans toutes ses manifestations, depuis le chancre jusqu'aux diverses éruptions dont son corps fut le siège. Il avait amèrement regretté l'impuissance des médecins auxquels il s'était confié, et devant les résultats négatifs, il s'était entièrement abandonné aux empiriques, qui l'avaient radicalement guéri, disait-il, au moyen des préparations d'or, d'arsenic et de mercure.

Gaspard Torella, *Jacques Catanée*, avouaient, vers l'année 1500, que les médecins les plus fameux refusaient de traiter un mal qui leur était inconnu et qu'en agissant ainsi, ils suivaient les préceptes de Galien.

L'Espagne n'était pas plus heureuse avec ses praticiens ; l'Allemagne pas davantage, et dans ce pays même, au dire de *Ulrich Van Hutten*, ceux-ci ne voulaient pas voir les individus atteints de vérole, « *tant ce mal leur taisait horreur* ».

La *Grande Gore* ou *grosse vérole*, comme on l'appelait alors, affola à un tel point les esprits, que le parlement de Paris publia en 1497 un édit enjoignant aux personnes atteintes de cette affection de s'éloigner de la capitale, sous peine de mort. Voici ce curieux document :

Arrêté du parlement de Paris portant règlement sur le fait des malades de la Grosse vérole.

« Aujourd'hui sixième Mars, pour ce que en ceste ville de Paris y avoit plusieurs malades de certaine maladie contagieuse, nommée la grosse vérole, qui, puis deux ans en ça a eu un grant cours en ce royaume, tant de ceste ville de Paris, que d'autres lieux, à l'occasion de quoi estoit à craindre que sur ce printemps elle multipliait, a esté advisé qu'il étoit expédient y pourvoir.

« Que tous les malades de ceste maladie de grosse vérole, tant hommes que femmes, qui n'estoient demourants et résidents en ceste ville de Paris, alors que ladite maladie les a prins, vingt-quatre heures aprez ledit cry fait, s'en voient et portent hors de ceste ville de Paris es pays et lieux dont ils sont natifs, ou là où ils faisoient leur résidence quand cette maladie les a prins, ou ailleurs où bon leur semblera, sur peine de la hart.

« Que tous les malades, estant de cette ville, alors que ladite maladie les a prins, qui avont puissance de eulx retirer en maisons, se retirent dedans lesdites vingt-quatre heures, sans plus aller par la ville de jour ou de nuict, sur ladite peine de la hart. Et lesquels ainsi retirez en leurs dites maisons, s'ils sont pôvres et indigents, pourront se recommander au Cûrez, et sans ce qu'ils partent de leurs dites maisons, leur sera pourveu de vivres convenables.

« Tous autres povres malades, qui ayant prins icelle maladie eulx résidants, demourants et servants en ceste ville, qui ne avont puissance de eulx retirer en maison — sur ladite peine de la hart se retirent à Saint-Germain-des-Prez, pour estre et demourer ès maisons et lieu qui leur seront baillez et délivrez par les genz et députez à ce faire ».

Cet arrêté ne fut d'ailleurs pas très scrupuleusement observé, puisque l'année suivante, le Prévôt de Paris jugea bon de faire publier à son de trompe, une ordonnance enjoignant à tout représentant de la force publique, de se saisir des malades qui se refusaient à obéir aux ordres donnés et de les « *jeter incontinent dans la rivière* ».

À la même époque, Jacques IV, roi d'Ecosse, crut prudent de prendre des mesures aussi énergiques pour mettre ses États à l'abri de la nouvelle maladie. Sur son ordre le prévôt d'Edimbourg, publia l'ordonnance suivante :

« C'est la volenté de notre Souverain Seigneur, et des Lords de son Conseil, signifiée aux Prévôts et Baillis de cette ville, qu'à la déclaration suivante soit mise en exécution, pour prévenir les progrès de la maladie contagieuse, appelée le *Grand Gore*, et le dommage qui en arriveroit aux sujets de sa majesté, et aux habitants de cette capitale ; à cette fin, nous enjoignons à toutes personnes de la ville et banlieue d'Edimbourg, qui sont ac-

tuellement ou ont été affectées du Grand Gore, et ne se seront pas fait guérir, de sortir de ladite ville et banlieue, et de comparoître sur les sables de Leith, à 10 heures du matin, où ils trouveront des bateaux chargés de provisions, que les officiers de cette ville auront soin de tenir tout prêts pour les passer à Juche et les y laisser jusqu'à ce que Dieu ait pourvu à leur guérison. Il est pareillement enjoint à toutes personnes qui prétendent remédier à cette contagion, de sortir de la ville et banlieue d'Edimbourg de sorte qu'aucune des dites personnes n'entreprenne la guérison du Grand-Gore, dans toute l'étendue de cette juridiction. Et pour prévenir les contraventions, nous condamnons quiconque se trouvera infecté de cette maladie, et n'aura pas passé à Juche, de même que ceux qui entreprendraient de la guérir, dans toute l'étendue de la dite juridiction, à être marqués sur la joue avec un fer chaud, à ce qu'ils soient reconnus ; et ensuite, si quelqu'un d'eux s'obstine à rester, il sera banni à perpétuité ».

Ces mesures excessives montrent, mieux que tout, l'affolement causé par cette affection inconnue naguère. Les auteurs qui écrivaient sur la Grande vérole faisaient d'ailleurs un tableau si effrayant des symptômes de ce mal que personne ne songea à protester contre les moyens radicaux employés par les autorités, en vue d'enrayer la propagation du mal.

D'autant qu'un médecin allemand, *Shellig*, disait que ce poison était tellement subtil, qu'il contaminait les personnes bien portantes par l'intermédiaire de l'air. D'après ce même auteur, la cohabitation avec un syphilitique était une certitude de contagion et il y avait grand danger à revêtir les habits de personnes infectées.

Cette crainte de contagion à distance subsista longtemps, puisqu'on lit dans l'Histoire d'Angleterre de Hume, qu'en 1529, la Chambre haute de ce pays accusa le cardinal Wolsey, premier ministre de Henri VIII, d'avoir causé tout bas à l'oreille de son souverain, alors qu'il se savait infecté de la Grande vérole. Cette grave accusation aurait certainement eu des conséquences très fâcheuses pour lui, si Wolsey n'eût été le favori d'Henri VIII.

Alexander Benedictus qui, en 1497, fit la description des accidents de la syphilis, dit dans son ouvrage, qu'il a vu des malades atteints de ce mal, ayant perdu par la suite les yeux, le nez, les mains et les pieds.

Van Hutten s'exprime ainsi : « La maladie fut si horrible dans les commencements qu'elle parut, qu'on peut à peine aujourd'hui la regarder comme étant de la même espèce. Elle était accompagnée des ulcères de la forme et de la grandeur d'un gland de chêne, qui étaient durs et proéminents et qui répandaient une matière tellement fétide que lorsqu'elle frappait l'odorat, on se croyait infecté par le mal ».

Dans son beau poème intitulé : *Syphilis, sive morbus gallicus*, que Fracastor publia en 1521, l'auteur donne une description très expressive des

divers symptômes de l'affection qu'il décrit. « Le jeune homme qui en est atteint tombe en langueur, il devient peu à peu inerte. Les yeux perdent leur vivacité, les roses de son teint se flétrissent, et la gangrène détruit son organe générateur..... A peine l'astre du jour a cédé sa place aux ombres de la nuit, que la chaleur vitale semble fuir les extrémités. Une violente douleur se fait sentir dans les bras, les jambes, les épaules..... Le poison, gêné dans son cours, s'arrête dans les articulations, ou s'il circule plus librement, il monte et va se porter à la surface de la peau..... Sur tout le corps du malade, naissent des pustules remplies d'une substance âcre et visqueuse d'où s'échappe un pus livide mêlé de sang prêt à se corrompre. . . .

« La victime de ce mal hideux regrette en vain les beaux jours passés, pousse de grands soupirs à la vue de ses membres difformes et de son visage défiguré ». Bientôt le malheureux blasphème et accuse les Dieux. . . . Il n'a plus de repos, ni le jour ni la nuit ; tout lui déplaît, aussi bien les doux rayons de l'aurore, que l'éclat du soleil ou la fraîcheur des ombres. La société et les plaisirs enchanteurs lui sont à charge et il se plaît à augmenter ses tourments par ses prières inquiètes et les vaines offrandes qu'il adresse à l'Être suprême et dont il surcharge ses autels ».....

C'est en 1505 que *Georges Vella*, dans son livre : *Consilium medicum pro morbo gallico*, s'éleva le premier contre les croyances admises. Il constate dans son ouvrage que la transmission de la syphilis se fait par le coït et seulement par le coït.

Mais s'il est vrai, comme le veut *Georges Vella*, que le coït est l'agent principal de transmission de la vérole, il n'en existe pas moins d'autres agents aussi actifs que celui-là. C'est avec raison que *Gaspard Torella*, disait, que le contact d'une partie malade avec la bouche, le visage ou le mamelon d'une personne saine, suffisait à contaminer celle-ci.

Ces mêmes écrivains cherchaient, en même temps que la substance spécifique, la cause déterminante de cette maladie. Comme avant tout, il était indispensable pour leurs lecteurs qu'ils n'aient pas l'air d'ignorer le sujet qu'ils traitaient, ils attribuèrent l'éclosion de la syphilis aux choses les plus étranges.

C'est ainsi qu'en 1497, *Natalis Martesaurus*, qui fut lui-même une victime du fléau, attribue son origine à la conjonction de Saturne avec la tête d'Aries. En 1505, *Benedictus*, sans être aussi affirmatif que le précédent, admet cependant que la conjonction de deux astres, sans désigner lesquels, a été la cause du développement de la vérole.

Le premier moment d'affolement passé, les médecins eurent conscience de leur responsabilité, et sans grande espérance dans les résultats, ils entreprirent le traitement de la syphilis.

Jacques Béranger, plus connu sous le pseudonyme de *Carpi*, du nom de la

ville où il avait vu le jour, eut le premier l'idée d'employer le mercure comme spécifique de la vérole. Il avait précédemment guéri beaucoup d'affections cutanées à l'aide de cette substance et l'analogie qu'il avait constatée entre ces maladies et divers accidents syphilitiques, l'engagèrent à user des mêmes procédés pour combattre ces derniers. Le succès couronna sa tentative, et cet homme qui connaissait déjà la gloire, puisqu'on le considérait comme le premier anatomiste de son siècle, acquit rapidement une immense fortune. De tous les points de l'Europe, on accourait en Italie pour réclamer des soins qu'il pouvait seul donner, puisque sa méthode était restée secrète. Ses honoraires et les présents qu'il reçut des nombreux personnages auxquels il procura du soulagement, lui permirent d'atteindre la plus grande fortune, à tel point qu'à sa mort il put léguer au duc de Ferrare cinquante mille écus, et qu'on trouva dans sa maison une vaiselle d'or digne d'un souverain.

Après lui, *Pierre Pinctor* préconisa le mercure comme remède du mal vénérien. Il cite trois malades remarquables qu'il guérit par les frictions : le Cardinal de Ségovie, le chanoine Centez et le pape Alexandre VI.

En somme, le mercure fut utilisé peu de temps après l'apparition de la syphilis en Europe, puisque en 1479, *Gaspard Torella*, dans son *Traité du mal vénérien*, *Sébastien Aquilanus* en 1498, dans son *Traité du mal français*, *Jacques Catanée* en 1505, dans son *Traité de la Vérole*, et *Angelo Bolognoni* en 1505, dans son *Traité des Onguents*, donnent la formule de diverses pommades mercurielles employées en frictions sur les syphilitiques. Mais ces substances, trop prudemment maniées au début, ne donnèrent pas les résultats espérés et pour quelques succès incontestables, nombreux furent les échecs. Les empiriques ayant reconnu la valeur spécifique de ce métal et se doutant bien que les insuccès étaient dus surtout à l'emploi trop parcimonieux de la substance active, usèrent du mercure à doses massives et provoquèrent ainsi des intoxications qui trop souvent devinrent mortelles.

II

LE TRAITEMENT MERCURIEL.

C'est donc au XVI^e siècle que fut instituée la médication mercurielle. La facilité que possède le mercure d'émettre des vapeurs fut d'abord utilisée.

On enfermait les malades dans une chambre hermétiquement close. Un foyer sur lequel se trouvait un récipient contenant du mercure, favorisait

l'émission des vapeurs du métal qui emplissaient rapidement l'atmosphère de la pièce. Les sujets, sommairement vêtus y séjournaient plus ou moins longtemps ; et l'absorption du remède se faisait chez eux, non seulement par les voies respiratoires, mais aussi par la voie cutanée. Ce procédé donnait parfois d'excellents résultats, parce que l'économie se saturait de mercure, mais le plus souvent, l'exagération de cette médication hydrargyrique, provoquait des accidents toxiques très graves qu'il était ensuite difficile d'enrayer.

A ce procédé trop primitif, succéda la méthode des frictions d'onguent napolitain. La personnalité d'*Ambroise Paré*, qui publia un mémoire très intéressant qu'on peut consulter encore avec fruit, sur les frictions mercurielles, sur les précautions à prendre avant de procéder à ce traitement, sur les endroits du corps les plus favorables à l'absorption de la pommade, eut une grande influence sur la vogue dont jouit ce procédé.

L'auteur préparait son sujet la veille par une forte purgation, puis il le soumettait aux frictions dans une pièce bien disposée, à l'abri de tous les vents, qu'on chauffait légèrement, de telle sorte que le malade, même étant nu, ne sentait pas le froid.

« La friction se fera le matin, lorsque la concoction et digestion sera parfaite, et l'estomach et intestins deschargez, à fin qu'il ne se fasse subversion d'icelle et distraction des opérations de nature. Mais où nature serait débile, le patient pourrait, une heure avant la friction, prendre quelque gelée, moyeu d'un œuf, ou quelque consommé, et autre chose semblable de facile digestion, et en petite quantité, pour n'empêcher nature à la concoction d'iceux. Puis faudra commencer la dite friction aux articles seulement, comme des mains, coudes, espauls, pied et genoux. Mais où le patient sera fort, et où sera besoin plus fort émouvoir, on en pourra appliquer aux emôctoires des parties nobles, et le long de l'espine dorsale, avec providence et discrétion, évitans sur toutes choses les parties nobles (comme nous nous prédict en nos indications) à fin de ne faire comme ces malheureux, lesquels frottent indifféremment tout le corps, depuis la plante des pieds jusqu'à la ommité de la teste.

« Et en ces frictions faut considérer la situation des symptômes ; comme pour exemple, si les parties supérieures sont plus affectées, la friction sera plus copieuse en icelles et ainsi des inférieures ; mais il faudra premièrement frotter les parties moins dolentes, pour ne remplir davantage les parties plus affectées. Pareillement, faut noter que tout ainsi comme les trop douces frictions ne font suffisante ouverture des pores ; aussi les trop fortes sont cause de les serrer, faisant douleur, commotion, et attractions en la partie : par quoy sera meilleur les faire médiocres, et nous arrêter principa-

lement sur la vertu et force du patient ; estant cette indication la première et principale entre les autres ».

Ambroise Paré poursuivait l'usage des frictions jusqu'à la salivation, c'est-à-dire jusqu'à l'intoxication mercurielle. Cette exagération de la médication hydrargyrique était due à l'opinion qu'on s'était faite, que le virus syphilitique s'échappait du corps avec la salive. Dans ces conditions, il était de bonne thérapeutique d'activer cette sécrétion pour débarrasser plus sûrement l'économie du virus vénérien. Cette théorie erronée, fut celle des successeurs d'Ambroise Paré, et au XVIII^e siècle encore la friction mercurielle était poursuivie jusqu'au moment où elle déterminait une salivation abondante.

Après Ambroise Paré, *Sydenham* et *Boerrhave* dissertèrent longuement sur la friction mercurielle. Leur manière de procéder ne différait guère de celle de leur précurseur, mais tandis que l'un d'eux recommandait de soumettre les sujets à frictionner à un traitement préalable qu'il nommait « la préparation », le second considérait celle-ci comme parfaitement inutile.

Je trouve les diverses phases de cette opération, qui s'était très perfectionnée depuis Ambroise Paré, décrite dans un manuscrit du XVIII^e siècle, que je possède et qui porte comme titre : *Maladies vénériennes, par M. Petit, Docteur Régent de la faculté de médecine de Paris. Ecrit par moi Jean-Antoine Convert, Etudiant en Chirurgie à Paris. En l'année mil sept cent cinquante sept, le mois de Mars.* Ce manuscrit paraît être constitué par des notes de cours.

« La salivation est fort en vogue, dit l'auteur. Voicy côme on s'y comporte : on prépare le malade et on donne les frictions.

« *PRIMO. La préparation* : des personnes ne la croyent pas nécessaire, *Sydenham* pensait ainsi ; *Boerrhave* était d'un sentiment contraire et même la méthode ne différait que par la préparation. Je la crois indispensable.

« Voilà les indications qui se présentent pour préparer. On emploie les bains légèrement tièdes ; ceux de rivière pendant l'esté peuvent s'ordonner aux pauvres gens. La quantité des bains varie suivant l'âge et le sujet ; l'ordinaire est depuis dix jusqu'à quinze pendant une heure et demie à chaque fois. Si la personne est fort roïde, d'un tempérament chaud, on peut les donner jusqu'au nombre de vingt. Les gens qui crachent facilement le sang, qui ont des maux de teste, par d'autres causes que la vérole, qui ont mal à la poitrine, ne doivent pas se baigner avant d'être saignés. On fait deux saignées chacune de deux palettes, la première peut être de trois; le lendemain on boit copieusement et le surlendemain on purge avec un minoratif.

« On met ensuite dans les bains ; on nourrit pendant ce temps-là avec les viandes adoucissantes, côme le poulet, on défend les ragoûts, les viandes sa-

lées, les fruits crus, les salades ; le malade ne doit manger que deux fois, dîner et sur les six heures du soir ; on lui fait boire une tisane légère et adoucissante ; il n'est pas mal qu'elle soit un peu diaphorétique ; ainsi on y mettra la racine de scorsonnaire, de bardane, de squine, on en mettra une once pour une pinte et demie d'eau . . . On doit boire beaucoup et Boerrhave ne commençait les remèdes que lorsque le malade avait bien sué au point que le tissu cellulaire était gonflé, que le corps était tout pasteux et côme leucophlegmacié.

« On purge lorsque les bains sont finis et on en vient aux frictions. Il ne faut pas faire les frictions sur les articles, éviter les aponévroses, la poitrine l'épine du dos, ventre, la teste. On les fait aux pieds, surtout à la plante, aux gras de la jambe, aux gras des fesses, des reins, au bras, à l'avant-bras .

« On met l'homme près d'un bon feu, et on met la jambe à nud ; on la frotte avec un gros linge jusqu'à ce que les parties deviennent rouges ; on commence à frotter la jambe en tous sens ; on applique l'onguent ; pour ne pas faire de mal, on a eu soin de faire raser la partie. On donne à la première friction, deux gros d'onguent, non pas que cette quantité soit capable de faire saliver, mais pour accoutumer le malade et ne point le brusquer. Si côme certains particuliers on prenoit deux onces, on suffoquerait le malade ; je blâme fort cette manière. On étend sur la partie l'onguent, puis avec la main garnie d'un gant desja imprégné de mercure, ou à nud, on frotte la partie de toutes façons et on continue jusqu'à ce que la main s'arrête et n'aille plus si facilement ; cela dure plus ou moins. A la seconde friction on fait avec une once d'onguent, on laisse un jour d'intervalle. La 3^e se fait avec une once et demie ; on laisse encore un jour entre et on continue jusqu'à ce qu'on ait donné en tout cinq onces d'onguent. Ainsy en six ou cinq frictions, on fait passer tout le mercure. La première se fait sur le pied, la deuxième se fait sur la jambe, comme elle est d'une once, on met une demie once sur chaque jambe. La troisième se fait sur les fesses ou au gras de la cuisse, enfin les autres se font sur les extrémités supérieures.

« Après la première friction on met au malade des chaussons, des chaussettes, une chemise qu'il ne doit pas quitter que lorsqu'il est guéri. Lorsque les malades sont dans les remèdes, il faut avoir attention à l'air, à l'exercice qui est indispensable ; les malades ne vont jamais si bien que lorsqu'ils s'exercent beaucoup. On les fait promener en long et en large dans leur chambre. Il faut aussi avoir grande attention pour l'air.

« Ordinairement on les enferme dans une petite chambre, mais on a tort l'air restant toujours le même et se chargeant de l'air qui ressort des poumons, et de l'odeur de la salivation, il règne bientôt dans la chambre une odeur affreuse.

« Il faut donc, autant qu'il est possible, que la chambre soit exposée au midy, on renouvelle l'air en faisant passer le malade dans une autre chambre, on brûle même quelques pastilles odorantes dans la chambre, lorsque la salivation est prête à venir ».

La description de la friction que nous donne Antoine Convert, telle que la concevait son maître Petit, le docteur régent de la Faculté de Paris, est décrite minutieusement et dans ses moindres détails. Les précautions préliminaires à observer, les lieux d'élection pour l'application de la pommade, la nourriture que doit prendre le malade, sont décrits avec une scrupuleuse exactitude, car de tous ces facteurs dépendait le succès de la cure.

Mais les sujets soumis à ce traitement héroïque ne tardaient pas à ressentir tous les symptômes d'une véritable intoxication hydrargyrique. La description des phénomènes observés chez eux en est la preuve évidente. Ce même auteur les décrit ainsi :

« Lorsque la salivation est prête à venir, voici les signes qui paraissent ; l'haleine sent, la langue s'épaissit, la bouche est eschauffée, les gencives se gonflent, le malade se plaint d'avoir toujours quelque chose à la gorge qu'il ne peut avaler. Lorsque vous examinez la bouche et que la salive commence à venir, vous voyez dans l'intérieur de la bouche côme de petits ulcères : elle coule d'abord par crachottement et la salive est filandreuse. La quantité que le malade rend ou qu'il doit rendre par jour, est de une chopine les premiers jours, ensuite de trois demi-septiers et après d'une pinte. Il est des personnes qui veulent quatre livres de salive, c'est-à-dire deux pintes, mais cela est trop ; c'est depuis une pinte jusqu'à cinq demi-septiers que la quantité est suffisante. La salive ne sort en cette quantité que le cinquième ou le sixième jour après les chaleurs de la bouche.

« Le régime est de nourrir avec des aliments liquides. On y est bien forcé par la tumeur de la langue, par sa pesanteur, et parce qu'elle est des plus douloureuses. C'est un spectacle épouvantable que de voir une personne qui bave ; ses dents vacillent, son sommeil est interrompu. On nourrit donc avec des bouillons seuls ; lorsque le lait peut passer, je leur en fais beaucoup prendre ; c'est la meilleure méthode, et les malades sont bien plutôt guéris, ils sont moins sujets à trembler

« Il faut que le malade dorme peu et qu'il n'avale pas sa salive. Il ne faut pas qu'il dorme, parce que, durant le sommeil, il coule moins de salive, et qu'il l'avale beaucoup, ce qui purge et cause des diarrhées.

« Quand faut-il faire cesser la salivation ? C'est lorsque les symptômes cessent. On le fait au bout de vingt jours ; quelquefois, les symptômes disparaissent au bout du dix-septième jour

« Pour arrêter la salivation voici comment on s'y prend. On commence par faire oster le linge ; le lendemain, on décrasse le malade, on le lave et on

on donne du nouveau linge : le surlendemain on met le malade un peu à l'air, on donne aussy plus d'air à la chambre, on fait que l'insensible transpiration ne soit pas si forte, on diminue un peu les habits, on lave la bouche avec la décoction d'aigremoine et de pervenche, ou de sumac avec le miel rosat. On expose ensuite le malade à l'air ; si la salive ne diminue point, on met un peu d'alun dans les gargarismes. On revient deux ou trois fois aux purgatifs ; on donne des narcotiques avec succès, mais c'est les plus petits cômme le laudanum, le sirop diacode, la thériaque nouvelle. Vous permettez ensuite aux malades de sortir, vous continuez de donner le lait seul. Je fais prendre aussy quelques infusions aromatiques pour ranimer les nerfs ».

L'auteur de notre manuscrit passe ensuite en revue les avantages et les inconvénients de cette méthode. Malgré les nombreuses guérisons obtenues, guérisons qu'il ne conteste pas d'ailleurs, il est d'avis qu'on doit rejeter, le plus qu'on le peut, ce procédé, à cause des graves inconvénients qu'il comporte. La plupart des malades soumis à ce traitement perdent leurs dents, conservent longtemps des ulcérations de la bouche et du palais. La médication mercurielle ainsi pratiquée déprime les sujets les plus forts. Chez eux, la mémoire disparaît, les autres fonctions intellectuelles n'existent plus qu'à l'état embryonnaire. Chez plusieurs, l'intoxication a même été poussée si loin, que la mort est survenue à la suite d'un véritable empoisonnement.

Il est donc évident qu'au XVIII^e siècle, on reconnaissait l'erreur commise en provoquant la salivation abondante. La méthode intensive consacrée par une très longue habitude trouvait des détracteurs ardents, et parmi ces derniers les maîtres de l'école de Montpellier n'étaient certes pas les moins actifs.

À la méthode « *de la salivation* », ils opposèrent la leur qu'ils appelaient méthode « *de l'extinction* ». Comme leurs adversaires, ils pratiquaient les frictions mercurielles, en évitant toutefois de provoquer la salivation. Pour eux, c'était moins le virus syphilitique que le mercure lui-même qui s'éliminait par la salive et la sueur.

Comme précédemment, les protagonistes de cette méthode préparaient les malades par les saignées, les purgations et les bains. Ils frottaient ensuite les parties choisies pour l'application de la pommade avec un linge chaud, jusqu'à rubéfaction, puis ils étendaient l'onguent napolitain et pratiquaient la friction comme il a été dit. La caractéristique du nouveau procédé résidait dans les modifications suivantes. Le malade n'était pas tenu de garder sur lui le même linge durant toute la durée du traitement. En second lieu, chose beaucoup plus importante, essentielle peut-on dire, on diminuait, de façon considérable, les doses d'onguent mercuriel à faire absorber au malade par la voie cutanée, et entre chaque friction on laissait un

intervalle d'un jour. L'état de la bouche était attentivement surveillé et si les gencives s'irritaient, si la muqueuse devenait plus sensible, si les glandes salivaires secrétaient plus abondamment, l'intervalle de temps laissé entre deux frictions était augmenté. De cette façon la cure demandait un temps plus long, mais on évitait les accidents si fréquents autrefois.

La friction étant faite le matin, on obligeait le patient à boire dans l'après-midi de la tisane de scorsonère de façon à provoquer une transpiration insensible, mais prolongée. Cette précaution avait pour but, d'après la théorie admise, d'éliminer par les pores de la peau, non plus le virus syphilitique, mais bien le mercure dont l'économie était saturée. Il ne fallait pas cependant exciter trop vivement les glandes sudoripares, parce qu'il était nécessaire de laisser le mercure imprégner tous les tissus avant de l'ache-miner vers la peau.

Quelle était la composition de la pommade qu'on utilisait dans l'une ou l'autre méthode? Ambroise Paré, donne dans ses œuvres, la formule de l'onguent mercuriel, tel qu'il le prépare lui-même.

« Pour bien éteindre le vif argent, il le faut longtemps agiter et battre en un mortier, afin de le préparer en parties ténusssimes, pour luy oster le moyen de se réunir en son premier corps ; et pour mieux ce faire, on adjoustera un peu de soulfhre et sublimé, comme dirons cy après. Le plus souvent on le mesle avec axonges de porc, auxquelles on peut adjouster *oleum terebenthinæ, nucis moschatæ, caryophyllorum, faniæ, theriacæ Galeni*..... Pour donner consistance à tel liniment, j'ai coutume y adjouter par livre, quatre, cinq ou six moyeux d'œufs durcis, et par tel moyen le médicament acquiert une bonne consistance ».

Paré entre ensuite dans des détails de formule, sur ce qu'il appelle le médicament de Vigo, qui se rapproche certainement plus de l'emplâtre de Vigo, que de la pommade mercurielle. En effet, d'après la liste des substances qui constituent ce remède, on se rend compte qu'il y a saponification par la litharge, de l'axonge et des huiles entrant dans sa composition, réaction tout à fait analogue à celle qui produit l'emplâtre de Vigo.

Il décrit ensuite un mode opératoire qui a bien l'air de se rapporter à la préparation d'une pommade mercurielle :

« Premièrement, vous pulvérisiez subtilement le sublimé et le soulfhre ; puis mettez une portion de vif argent, ensemble un peu d'axonge, puis un morceau de moyeu d'œuf en remuant le tout fort diligemment ; et le tout estant bien incopréré, adjousteriez encore autour de vif argent, d'axunge et d'œuf, jusques à ce que tout soit bien incorporé et sur la fin adjousteriez vos huiles, et un peu après la thériaque et mithridate, en agitant le tout ensemble, l'espace d'un jour ; par ainsi aurez un onguent de bonne consistance...

Ladite axunge doit cuire auparavant avec les herbes nervales, comme sauge, rosmarin, thym, marjolaine, lavande et autres aromatiques, selon que l'on pourra recouvrer : l'axunge par telle cuisson est rendue plus subtile et confortative des parties que la vérole offense La térébenthine y est fort commode, à raison qu'elle suffoque et esteint le vif argent ».

La fin de cette citation, prouve qu'Ambroise Paré avait recherché le moyen de faciliter l'extinction si difficile du mercure et que pour arriver à ce résultat, il se servait de la térébenthine que d'autres reprirent plus tard.

Après Paré, la formule de la pommade mercurielle se simplifia et l'axonge resta le seul excipient du mercure ; au XVIII^e siècle, on connaissait trois pommades mercurielles qui étaient employées suivant l'effet à obtenir. La première contenait deux parties d'axonge pour une partie de mercure ; la seconde, parties égales de mercure et d'axonge, la troisième deux parties de mercure pour une partie d'axonge.

Un autre mode de traitement mercuriel fut longtemps usité et était encore en grande vogue au XVIII^e siècle, je veux parler des fumigations hydragryriques. On utilisait, pour ces fumigations, du cinabre ou sulfure de mercure. Le cinabre naturel était rejeté pour ses impuretés constituées en grande partie par de l'arsenic. On employait de préférence le sulfure de mercure artificiel.

Dans le manuscrit que je possède, et dont j'ai déjà donné pluieurs extraits, on trouve une excellente description de la manière d'opérer en cette circonstance :

« Voicy à présent comme on s'y prend pour donner les fumigations ; on met la personne entièrement nue et on la fait assoir sur une chaise percée ; on l'enveloppe dans un panier fait exprès, qui vient se fermer au col ; on y met différents morceaux de linge, pour empêcher la fumée de passer par cet endroit ; on met ensuite sur le panier différents draps et des couvertures, pour retenir la fumée ; on met ensuite sous le panier un réchaud avec le feu et on jette dessus le cinabre (ordinairement de un demi gros à deux gros). Le mercure se sublime et va gagner la peau. Avant de faire entrer la personne dans la panier, on frotte le corps avec des linges chauds, par ce moyen le mercure passe bien plus aisément et est absorbé par tous les pores de la peau. Lorsque la fumée cesse, on met le malade dans son lit, on donne un bouillon et on le fait tranquiliser pendant deux ou trois heures. Lorsque la sueur vient, ce n'est qu'un bien, on l'aide même par une boisson abondante. Ces précautions sont négligées par la plupart, mais on a tort ».

Suivent quelques explications sur les fumigations partielles : « Lorsqu'on ne veut appliquer les fumigations que sur un endroit particulier, on a un entonnoir large et une canule dont on n'applique que le bout sur la partie malade ; on fait passer la fumée par cet entonnoir ; si le canal est étroit, la fu-

mée acquiert plus de mouvements. Il ne faut pas dans ce cas envelopper le malade ».

Tels étaient les procédés auxquels on avait donné le nom de « *Grands Remèdes* » et qui avaient pour but de faire pénétrer par la voie cutanée le médicament spécifique de la vérole.

Nous ne dirons qu'un mot de l'*emplâtre de Vigo cum mercurio*, dont la formule fut établie au XVI^e siècle. Cet emplâtre, vulgarisé surtout par les travaux d'Ambroise Paré, ne fut utilisé à ce moment, et ne l'est encore, que dans les accidents syphilitiques locaux, exostoses, hyperostoses, ulcères, etc.

A la même époque, et durant les trois siècles pendant lesquels les grands remèdes furent presque exclusivement utilisés, on fit plusieurs tentatives pour faire entrer dans la thérapeutique vénérienne certains composés mercuriels que les malades devaient absorber par les voies digestives. Si la plupart de ceux-ci n'eurent pas la vogue des frictions ou des fumigations hydragryriques, il en est cependant quelques-uns dont l'emploi fut consacré par l'usage.

Nous trouvons dans la pharmacopée de Moyse Charras toute une série de composés de ce métal, qui ont trouvé leur application en thérapeutique vénérienne.

La théorie qui prétendait expliquer l'action bienfaisante du mercure sur le virus syphilitique, nous semble étrange aujourd'hui. On attribuait en effet, à ce virus, des propriétés acides, que le mercure, métal et base, venait neutraliser. C'était donc à la suite d'une action essentiellement chimique que le mercure détruisait les germes de la vérole, en se combinant avec eux.

Quoiqu'il en soit, citons en première ligne, le précipité rouge ou *Orcane corallin*, qui paraît avoir été connu de *Géber*, alchimiste arabe vivant au IX^e siècle, mais qui n'entra dans la thérapeutique qu'au XVI^e siècle époque à laquelle on le rencontre comme substance active des *Pilules du corsaire Barberousse*.

Voici sa préparation, d'après Charras : « On mettra dans un matras, quatre onces de mercure revivifié du cinabre, et y ayant versé dessus autant pesant de bon esprit de nitre, et placé le matras au bain de sable modérément chaud ; le mercure étant bien dissous et ayant un peu panché le col du matras, on augmentera le feu sous le bain, et on fera évaporer l'esprit de nitre, jusqu'à la sécheresse de la matière. Après quoy, ayant versé dessus autant d'esprit de nitre qu'à la première fois, la matière estant bien dissoute, on penchera le col du matras, et on fera évaporer l'humidité de mesme qu'auparavant, réitérant encore deux fois les mesmes addition et évaporation de l'esprit de nitre, et poussant le feu après la dernière évaporation, jusqu'à ce que le précipité soit devenu parfaitement rouge. Puis après avoir cassé le matras, et mis en poudre le précipité dans un mortier de mar-

bre, on l'humectera de bon esprit de vin, jusqu'à ce qu'il surnage tant soit peu la matière, et on l'y fera brûler, réitérant jusqu'à six fois la mesme addition et consommation d'esprit de vin sur le précipité; puis l'ayant pilé de nouveau, on le gardera pour le besoin ».

Cette poudre, utilisée comme diaphorétique et anthelmintique, fut également employée dans le traitement de la syphilis, à la dose de deux à huit grains qu'on faisait prendre dans de la conserve de roses ou de la confiture. Mêlé aux onguents basilicum et œgyptiac, l'orcane corallin était employé au XVIII^e siècle comme topique, dans le traitement du chancre infectant.

Le *turbith minéral*, qu'on appelait aussi précipité jaune, à cause de sa couleur, était connu de Basile Valentin et de Paracelse. On le préparait en versant sur du mercure quatre fois son poids d'esprit de vitriol, on chauffait au bain de sable jusqu'à dissolution du mercure, puis jusqu'à siccité. La masse ainsi obtenue était pilée dans un mortier de marbre. On versait ensuite sur la poudre de l'eau chaude en assez grande quantité, et la couleur blanche du résidu devenait jaune.

On l'employait surtout comme antiherpétique, mais Boerrhaye, à la fin du XVII^e siècle, recommanda son usage comme remède antivénérien. Malgré ce haut patronage, ce produit fut toujours considéré comme un mauvais médicament et son emploi ne se répandit pas en France. On le prescrivait rarement et seulement aux individus particulièrement robustes, à la dose de trois à six grains à la fois.

C'est en tentant d'opérer la transmutation des métaux que Gêber découvrit le sublimé. Les alchimistes successeurs de celui-ci firent jouer à ce sel, un très grand rôle dans la recherche de la pierre philosophale. Au XVII^e siècle on lui donna le nom de *Poudre de succession*, à cause de l'usage criminel qu'en fit la Brinvilliers. Les Hollandais conservèrent jusqu'en 1793 le monopole presque exclusif de la fabrication du sublimé.

Au XVIII^e siècle, le médecin de Leyde, *Van Swieten*, donna la formule de la liqueur qui porte son nom. Sa réputation fut énorme et elle s'est perpétuée jusqu'à nous, puisqu'elle est inscrite dans tous nos formulaires officiels. C'est depuis cette époque que le sublimé fut utilisé dans la médication interne de la syphilis. Jusqu'alors, en effet, il n'avait servi qu'à la préparation du calomel ou sublimé doux.

La préparation du calomel fut longtemps tenue secrète. *Béguin* la publia en 1608 dans son traité « *Tyrocinium chemicum* » où il désigna cette substance sous le nom de *Dragon mitigé*. Peu de composés ont reçu plus de dénominations. Les alchimistes qui soumettaient le sel mercuriel à de nombreuses sublimations, parce qu'ils croyaient augmenter ainsi sa puissance médicamenteuse, l'appelèrent *calomel* après la sixième sublimation, *panacée mercurielle* après la neuvième. A d'autres moments c'était la *Manne des*

métaux, le *Panchymagogue de Quercitan*. Le mercure corné ou *muriale*, n'était autre que du chlorure mercurieux, qu'on trouvait naturellement formé dans les mines de sulfure hydrargyrique.

Le nom de calomel avait été primitivement donné au sulfure noir de mercure. Ce fut au XVII^e siècle que *Théodore Turquet de Mayence*, appela ainsi le protochlorure, en l'honneur d'un jeune et beau nègre qui lui servait de préparateur dans ses manipulations.

A cette époque, plusieurs liqueurs mercurielles jouirent d'une grande vogue dans le traitement des maladies vénériennes. Outre l'eau phagédénique utilisée encore de nos jours, il en est dont nous croyons devoir dire quelques mots.

On obtenait une de celles-ci en broyant au porphyre parties égales de sublimé doux et de sel ammoniac. Ce mélange disposé sur un récipient plat était ensuite enfermé dans un lieu humide. Un vase placé au-dessous servait à recueillir le liquide produit par l'humidité sur ces substances. Ce liquide se présentait sous l'aspect d'une liqueur rouge mêlée avec du mercure revivifié. On séparait le mercure du liquide qui le baignait et on conservait ce dernier qu'on utilisait à l'extérieur pour le pansement des ulcères et des plaies syphilitiques.

La liqueur mercurielle *Joviale d'Agricola et d'Hartmann* s'obtenait de la façon suivante : Dans un creuset on faisait fondre une livre d'étain d'Angleterre ; on versait sur celui-ci une livre de mercure pur et chaud. Les deux métaux étaient mêlés sous cette forme, et produisaient un amalgame qu'on lavait à l'eau chaude salée jusqu'au moment où l'amalgame prenait un brillant métallique parfait. Cet amalgame mis en poudre et mélangé avec deux livres de sublimé corrosif était étendu dans un récipient plat analogue à celui qui servait dans la préparation précédente. Abandonné dans un endroit humide, il s'écoulait une liqueur qu'on débarrassait de l'excès d'eau par évaporation au bain-marie, pendant quinze jours. Puis on distillait la substance dans une petite cornue de verre et on obtenait un liquide huileux très recherché pour le traitement des ulcères vénériens.

Les composés mercuriels que nous avons étudiés jusqu'à présent sont du domaine de la chimie minérale. Si de nos jours les composés organiques du mercure ont définitivement acquis une place prépondérante en thérapeutique, il ne faut pas cependant en conclure que nos contemporains ont été les premiers à préconiser l'emploi de ces remèdes.

Au XVIII^e siècle, en effet, des tentatives furent faites pour incorporer le mercure à des corps organiques, et à ce sujet la lecture de l'ouvrage suivant est des plus suggestives. Il a pour titre : *Méthode nouvelle et facile d'administrer le vif argent, aux personnes attaquées de la maladie vénérienne : ouvrage traduit du latin par M. Plenck, maître en chirurgie et en l'art des*

accouchements à Vienne, par M. Laflize, maître ès arts et en chirurgie à Nancy.

L'auteur avait remarqué que le mercure, s'éliminant par la muqueuse buccale, provoquait la salivation. Cette salive rejetée par les sujets soumis à un traitement mercuriel contenait évidemment du mercure, mais ce dernier était dissimulé dans cette sécrétion, ce qui indiquait bien son affinité pour elle. Ceci étant établi, Plenck institua une série d'expériences, ayant toutes pour but d'unir le mercure à des substances mucilagineuses tirées soit du règne animal, soit du règne végétal.

Il traita ce métal avec du mucus animal, avec du jaune et du blanc d'œuf, avec du sang et de sa sérosité, avec de la colle de poisson et enfin avec du mucilage de gomme arabique. Dans chacune de ces expériences, il avait adopté le mode opératoire suivant : Une certaine quantité de mercure mêlée à un poids donné de ces substances était broyé au mortier de marbre jusqu'à parfaite extinction. Tenant compte du temps qu'il fallait à chacune d'elles pour arriver à ce résultat, Plenck admettait que celles qui éteignaient le plus vite le métal étaient celles qui avaient le plus d'affinité pour lui. D'autre part, étant donné une quantité de mercure, il fallait des quantités différentes de chaque substance mucilagineuse pour obtenir l'extinction parfaite. Les matières employées en plus petite quantité pour éteindre un poids donné de mercure étaient, à n'en pas douter, celles qui présentaient encore le plus d'affinité pour le vif argent.

Poursuivant la série de ses expériences, l'auteur arrivait à cette conclusion, que le mucus animal et le mucilage de gomme arabique étaient les plus aptes à produire l'extinction rapide du mercure. Ne s'arrêtant pas là, il avait étendu ses essais et traité l'hydrargyre par le mucilage de gomme adragante, de semences de coings, par l'amidon, la farine de racine de guimauve, la mousse de Calabre, le miel, le sirop de sucre et l'huile de lin.

Je cite textuellement les conclusions que l'auteur tire de ses nombreuses expériences.

« Il est évident, d'après ces expériences : 1^o qu'entre les autres substances végétales, gommeuses et gluantes, la gomme arabique est la seule qui convienne le mieux pour éteindre le mercure avec le mucus animal et même qu'elle emporte la palme sur ce dernier ;

2^o Que cette extinction du mercure par le mucus animal et la gomme arabique ne se fait pas purement par une raison mécanique, et ne peut pas être attribuée seulement à la douceur du mucilage ; car beaucoup d'autres substances, quoique plus douces, plus visqueuses, et broyées pendant plus de temps ne l'opèrent nullement ; et l'eau, qui est le meilleur menstrue et le plus naturel des corps gommeux, ne peut déjà plus séparer le mucus animal et le mucilage de la gomme arabique d'avec le vif argent, lorsqu'ils

ont été une fois bien mêlés ensemble, on voit bien évidemment le contraire dans le mucilage de la gomme tragacanthé, de semences de coings et les autres ;

« 3^o Ainsi, quoique la trituration mécanique aide beaucoup à éteindre le mercure, il y a cependant une vraie affinité entre le vif argent et la gomme arabique, et c'est là une cause pour laquelle, lorsqu'ils sont une fois bien unis, ils sont tenus par un lien si intime que le mucilage ne se mêle pas avec l'eau sans que le mercure ne se joigne familièrement à lui. . . .

« Mais puisque la gomme arabique produit entièrement le même effet que le mucus animal pour éteindre le mercure, et qu'elle paraît le véhicule le plus propre et le plus naturel du mercure au moyen duquel il peut se mêler à tous les liquides de notre corps, moins inquiet déjà de notre hypothèse, nous estimâmes que nos soins seraient plus utilement employés, si nous essayions le mercure ainsi préparé, sur les personnes attaquées de la maladie vénérienne, pour apercevoir s'il peut passer dans les secondes voies sous une telle forme ; *car s'il pouvait passer de cette façon dans le sang nous ne doutions pas qu'il ne pût dompter le virus vénérien plus efficacement que les autres préparations mercurielles*, étant très doux et ne pouvant blesser le corps par sa très petite acrimonie, tandis que les autres préparations ne peuvent être administrées *en grande dose* par rapport à la grande acrimonie des sels qui y sont adhérents ; et données en petites doses, elles ne chassent les maladies que dans *un long espace de temps et très lentement*. »

La théorie permettait donc à l'auteur, d'entrevoir la possibilité d'instituer une médication intensive des accidents syphilitiques, il voulut faire consacrer ses hypothèses par des expériences. Dans ce but il soumit à son traitement plusieurs sujets récemment contaminés et n'ayant jamais été soignés. Ces tentatives furent couronnées de succès.

« Ayant vu, dit-il, dans toutes les occasions, la grande et prompte efficacité du mercure gommeux, et son utilité, plus grande que je n'avais espéré et qu'on pouvait le faire des autres préparations du mercure dans un si court espace de temps comme je l'avais constamment observé ; ayant vu en outre avec étonnement que ce remède *n'excitait aucune salivation*, quoique donné en plus grande dose, à moins qu'il ne restât encore dans le corps d'autre mercure, ou que dans le traitement on en administrât de l'autre que le gommeux, j'ai été tout à fait convaincu que cette méthode de donner le mercure était la meilleure et qu'il n'y en avait point d'autres jusqu'à présent qui pût lui être comparée ».

Mettant en parallèle sa méthode avec les méthodes classiques du XVIII^e siècle, Plenck, conclut ainsi :

« Il paraît donc, par ce qu'on vient de dire, que le mercure gommeux est préférable à toutes autres méthodes d'administrer le mercure ; parce que

les désavantages et les dangers de la salivation ne sont jamais ou que très rarement à craindre pendant son usage ; parce qu'on peut le donner avec sûreté *en dose grande* et requise ; parce qu'il circule plus aisément avec nos humeurs, parce qu'il agit plus vite sur le miasme vénérien ; parce qu'on peut le donner à toute sorte de sujets. »

Vers la même époque, *Belloste* donna la formule de ses pilules qui sont encore inscrites dans nos formulaires. Elles contenaient du mercure métallique qu'il éteignait dans les poudres d'aloès, de poivre noir, de rhubarbe et de scammonée. L'excipient choisi pour donner de la consistance à la masse pilulaire était le miel blanc.

Il est curieux de lire les lignes que cet auteur consacre, dans son *Traité du mercure*, aux raisons qui l'ont déterminé à remplacer les frictions par les pilules de sa composition. Comme ses contemporains, *Belloste* supposait que le virus syphilitique était chassé par la bouche, dès que la salivation commençait à se produire.

« C'est profaner la bouche, dit-il, que de l'assujettir à une fonction si rebutante, si humiliante, en un mot si indigne d'elle »

« Il me semble plus raisonnable et plus naturel de lui substituer un émonctoire que la nature a destiné pour le plus vil et le plus abject des emplois.

« Les intestins et l'anus sont accoutumés à donner passage aux immondices du corps ; la raison nous indique de prendre ces routes, quand nous traitons les maux vénériens avec notre mercure ».

La formule de *Belloste* constituait une nouveauté dans la thérapeutique mercurielle, mais elle n'eut qu'un vague succès, malgré l'ouvrage que l'auteur consacra à l'histoire de nombreux cas de guérison qu'il avait obtenus.

Il est à présumer que ce demi-échec fut le résultat de la trop grande confiance que *Belloste* avait dans ses pilules. Elles étaient en effet pour lui une panacée universelle, et il y avait peu de maux qui ne trouvassent dans leur usage, sinon la guérison, du moins un véritable soulagement.

Il avait traité des tumeurs squirrheuses, qui cédèrent rapidement à l'emploi de ses pilules. Il guérit à Turin, une mendiante qui présentait des « scrofules ouvertes de la face et du sternum ; elle avait en outre le col farci de glandes et les pieds et les mains tout difformes ». Il essaya sur lui-même son remède, contre une attaque de gravelle et au bout de quelques jours sa crise était terminée.

Pour obvier aux inconvénients de l'onguent napolitain, qui tachait le linge d'une façon indélébile, *Cyrrillo*, médecin italien, proposa une pommade faite d'axonge et de sublimé, mais s'il faut en croire *Swédiaur*, le résultat ne fut pas heureux, puisque de dix malades à qui on avait appliqué ces

frictions à la plante des pieds, huit moururent dans l'année. Dans le même but, on utilisa l'onguent citrin à base de nitrate de mercure. Mais cette préparation était trop caustique pour que son emploi se généralisât, et elle ne servit qu'à traiter localement les affections syphilitiques de la peau.

Les préparations mercurielles dont on vanta la valeur thérapeutique sont innombrables et l'on peut dire que chaque praticien ajouta un nouveau remède à un formulaire déjà bien chargé. Tous les sels de mercure connus à cette époque furent recommandés, soit pour l'usage interne, soit comme topique. La plus grande partie de ces remèdes était d'ailleurs présentée au public sous le nom de leur auteur et leur formule restait secrète. Nous les retrouverons plus loin, dans le chapitre que je consacre aux médicaments spéciaux qui connurent le succès.

IV

LE TRAITEMENT DE LA SYPHILIS PAR LES REMÈDES NON MERCURIELS.

A la fin du XV^e siècle, c'est-à-dire à l'époque où la syphilis fit tant de ravages en Europe, les médecins ne savaient quel traitement appliquer à une maladie dont ils ignoraient l'origine et les causes. Impuissants à formuler un remède vraiment spécifique, ils se résignèrent à soigner les symptômes. L'ensemble des moyens employés dans ce but, fut connu sous le nom de : *Cure rationnelle ou méthodique*.

Elle consistait à soumettre le malade à une diète rigoureuse, parce que, comme le dit Hippocrate, « plus on nourrit des corps pleins d'impuretés, plus ils en sont incommodés ». On le saignait ensuite, plus ou moins abondamment, suivant son âge et son état général. Quelques médecins préféraient à la saignée des applications de sangsues ou de ventouses scarifiées.

On donnait ensuite au malade des lavements émollients et laxatifs, dans la composition desquels entraient la casse, le catholicum, le sené, la manne, les myrobolans, les tamarins.

Enfin, on le mettait au régime des *potions altérantes*, composées avec les sucs épurés de bourrache, de buglosse, de scolopendre, de chicorée sauvage, avec les décoctions de racines d'ache, de persil, de fenouil, de polyode de chêne, d'asperge et avec les infusions de feuilles de fumeterre, de marrube blanc, de fleurs de houblon. En même temps, le médecin prescri-

vait des bains d'eau tiède pure, ou des bains de décoction de racines de guimauve, de feuilles de mauve, de fleurs de camomille et de graine de lin.

Ces diverses parties du traitement, ayant pour but de digérer et détrempier les humeurs, comme on disait alors, il était naturel qu'on chassât ces humeurs détrempées, au moyen de purgatifs, comme le sené, l'aloès, l'agarie, l'électuaire lénitif, le diacatholicon, le petit électuaire indien, les pilules fétides, les pilules d'or de Nicolas, ou les pilules d'Hiéra de Ruffin.

Lorsque le médecin se trouvait en présence d'accidents cutanés, il pratiquait, au sortir du bain, des onctions, avec une pommade à base d'axonge, et contenant du mastic, de l'encens, de la myrrhe, de la litharge, du soufre, de la suie, de la poudre de racines d'iris, d'année et de patience.

Si le malade se plaignait de douleurs violentes, on le frottait aux endroits hyperesthésiés avec de l'huile de laurier, d'aneth, d'aspic, avec de la moelle de cerf et de renard, avec de la graisse humaine incorporée à la décoction de feuilles de jusquiame. Ces frictions se faisaient à chaud, dans une chambre parfaitement close et à l'abri des courants d'air.

Dans les cas graves, on soumettait le patient à la douce chaleur d'une étuve, pour exciter chez lui une abondante transpiration. *Gaspard Torella* affirmait que le meilleur moyen de débarrasser un syphilitique de ses douleurs et de ses accidents cutanés, c'était de le faire transpirer ainsi, pendant quinze jours consécutifs, en le laissant à jeun durant cette même période de temps.

Enfin, lorsque la guérison était survenue, on terminait la cure par l'absorption de diverses préparations à base de vipères. On employait dans ce but, soit du bouillon fait avec sa chair, soit du vin ou du sirop dans lesquels on plongeait l'animal vivant qu'on laissait macérer un certain temps. A leur défaut, le malade se nourrissait pendant plusieurs jours de chair de vipère bouillie ou rôtie.

La dernière phase du traitement consistait, en prévision d'accidents postérieurs possibles, à appliquer un cautère au cou, au bras ou à la jambe.

Cette cure rationnelle ou méthodique était un procédé essentiellement empirique que les médecins de cette époque employaient d'un commun accord. *Nicolas Leoniceo*, *Gaspard Torella*, *Sébastien Aquilanus*, *Jacques Catanée*, donnent, dans leurs ouvrages, l'exposé de cette méthode, et les quelques modifications apportées par tel ou tel auteur ne reposent que sur des points de détail, laissant subsister l'ensemble du traitement.

Les insuccès furent nombreux et les sujets réellement syphilitiques ne retirèrent aucun bénéfice de cette médication. Les malades perdirent peu à peu leur confiance, et les médecins eux-mêmes ne tardèrent pas à se rendre compte que la méthode sur laquelle ils avaient fondé tant d'espérances était sans efficacité. Ce qui fit dire à *Gabriel Fallope*, dans son traité « De

Morbo Gallico », que ceux-ci « se rendirent si méprisables à tout le monde, que si quelques chirurgiens n'eussent trouvé par hasard l'usage du mercure, et s'il n'était survenu des Espagnols sachant comment cette maladie se traitait dans les Indes, la vérole aurait été et serait encore incurable ».

Les chirurgiens dont parle Fallope connaissaient, sans doute, l'emploi qu'on avait fait du mercure comme topique, dans le traitement de diverses affections cutanées. Les accidents syphilitiques présentant, le plus souvent, des analogies évidentes avec ces affections, ils utilisèrent la même substance, dans l'espoir de trouver en elle le spécifique de la vérole, au même titre qu'elle l'était de ces maladies de la peau.

Il est probable que l'emploi du mercure date de l'époque où la cure rationnelle, proposée en principe, tomba en complet discrédit. En effet, *Gaspard Torella* en 1497, dans son *Traité du mal vénérien*, *Sébastien Aquilanus* en 1498 dans son *Traité du mal français*, *Jacques Catanée* en 1505 dans son *Traité de la Vérole* et *Angelo Bolognini* en 1506, dans son *Traité des onguents*, donnent la formule de diverses pommades mercurielles à employer en frictions, sur les syphilitiques.

Le mercure, que les médecins n'employaient, au début, qu'avec beaucoup de précautions et à très petites doses, ne donna pas les résultats attendus et, pour quelques succès incontestables, il y eut de nombreux échecs. Les empiriques, ayant reconnu la valeur spécifique de ce métal, et se doutant que les insuccès observés étaient dus, surtout, à son emploi par trop parcimonieux, usèrent du mercure à doses massives et provoquèrent ainsi des intoxications fort graves.

Ces accidents déterminèrent une violente réaction dans le corps médical, et d'assez longues années se passèrent avant que le mercure fut entièrement réhabilité.

C'est à ce moment que le bois de Gayac fut importé en Europe. Il était employé aux Indes, comme spécifique de la syphilis et les cures qu'on avait opérées, avec ce produit, dans ces contrées lointaines, firent croire que le vrai remède anti-vénérien était enfin trouvé.

Le gayac, connu en Espagne en 1508, ne fut guère adopté, dans les pays voisins qu'en 1517. Un Espagnol du nom de Gonzalès, atteint du mal vénérien, ayant été traité, sans succès d'ailleurs, dans son propre pays, n'hésita pas à s'embarquer pour les îles récemment découvertes sur les côtes d'Amérique, afin de se faire soigner dans l'endroit même où l'on utilisait les propriétés du gayac. A son retour de voyage, absolument guéri, Gonzalès exerça la médecine en Portugal et traita les syphilitiques qui eurent recours à lui de la manière dont il avait été traité par le médecin indien à qui il s'était confié.

On connaissait deux bois de gayac, qui d'ailleurs jouissaient de la même vogue et produisaient des effets analogues. Le véritable bois de gayac était celui que les Américains appelaient *Huacan*, dont en Europe on a fait gayac ; il correspondait à notre *Gayacum officinale*. Se présentant sous la forme de gros troncs ou de bûches, parfois recouvertes de leur écorce, ce bois est dur, lourd ; son aubier est jaune pâle, son cœur brun verdâtre. La coupe transversale a une texture rayonnante, serrée, parsemée de vaisseaux remplis de résine. L'odeur qu'il exhale est très aromatique et s'exalte quand on le râpe. La saveur est amère, âcre, résineuse.

La seconde espèce, que les Américains appelaient *Hoaxacan*, dont on fit *Bois saint*, correspond à notre *Gayacum sanctum*. Il diffère peu du précédent et possède les mêmes propriétés thérapeutiques.

Au XVI^e siècle, on connaissait les deux substances et on les utilisait pour les mêmes usages. L'une et l'autre s'employaient en décoction qu'on préparait de la façon suivante :

Pendant 24 heures on laissait macérer une livre de bois de gayac dans huit à dix litres d'eau placés au fond d'un pot de terre neuf. Au bout de ce temps, on fermait le récipient et on faisait bouillir au bain-marie jusqu'à ce que la décoction eût été réduite à la moitié, au tiers ou au quart du volume primitif. La décoction ainsi obtenue était passée, après refroidissement, et conservée dans des bouteilles bien bouchées.

Sur le résidu de cette première décoction, on versait une nouvelle quantité d'eau égale à la première et on faisait à nouveau bouillir jusqu'à réduction au quart. Cette seconde préparation n'était plus employée comme remède ; elle servait de boisson aux syphilitiques soumis à la cure.

Avant d'instituer le traitement, le patient était purgé doucement. On l'alimentait très légèrement plusieurs jours de suite, puis on l'enfermait dans une chambre artificiellement chauffée et exposée au midi. De grand matin, on lui donnait à boire huit à dix onces de la première décoction chaude. Aussitôt après on le couvrait fortement afin d'amener une abondante transpiration qu'il fallait maintenir durant deux à trois heures. Ce temps écoulé, on séchait le malade et on lui donnait une petite quantité de biscuit, de raisins secs, d'amandes ou de pistaches, en même temps qu'on lui faisait boire de la seconde décoction. Le sujet était ensuite laissé au repos durant quatre heures. Puis on répétait la même opération : prise de huit à dix onces de première décoction, sudation prolongée, repas frugal et enfin repos. Ce traitement était poursuivi, sans aucune interruption, quinze jours, pendant lesquels on devait éviter toute constipation. Si celle-ci se produisait, il était de toute importance de provoquer les évacuations au moyen de fréquents lavements émolients. Cette première période terminée, on purgeait le malade avec de la casse, des tamarins ou de la manne en lar-

més. Puis l'on commençait la deuxième période du traitement qui d'ailleurs s'exécutait de la même façon que précédemment.

Au bout de trente jours, lorsque ses forces le lui permettaient, on autorisait le malade à se lever et à prendre quelque exercice dans la chambre.

Si le mal n'était pas encore vaincu, on commençait une troisième période qui ne durait que dix jours. Au quarantième jour, on purgeait de nouveau le patient, qui pouvait alors quitter la chambre dans laquelle il avait été primitivement enfermé, non pas cependant pour aller à l'air extérieur mais pour pénétrer dans une nouvelle chambre un peu moins chauffée. En même temps la nourriture devenait chaque jour plus abondante et plus substantielle. Cet état de transition durait environ un mois et pendant tout ce temps, le malade, outre son alimentation spéciale, n'avait pour toute boisson que la deuxième décoction de bois de gayac. Il pouvait, après, reprendre sa vie normale.

Pour si étrange que nous paraît aujourd'hui ce mode de traitement, il n'avait pas été institué d'une façon arbitraire et empirique.

Les promoteurs de cette méthode admettaient, en effet, que la vertu du gayac résidait dans les principes âcres et aromatiques qu'il contient. Ces principes pénétraient dans les lymphatiques entièrement vides, grâce à la diète presque absolue observée pendant la durée de la cure. De ces lymphatiques, ces mêmes principes actifs du gayac atteignaient toutes les parties du corps, lavant pour ainsi dire le sang et la lymphe altérés par le virus vénérien, chassant ce virus par la transpiration et les urines. Cette action dépurative sur les liquides de l'économie se reproduisait pendant trente ou quarante jours consécutifs, laps de temps nécessaire, d'après les auteurs, à l'évacuation de tous les principes morbides de la syphilis.

Sans vouloir attribuer au gayac une valeur thérapeutique absolue, nous devons cependant citer le témoignage de *Nicolas Poll*, médecin de Charles Quint, qui raconte dans son opuscule : « *De curatione morbi gallici per lignum gaiacum* », que trois mille malades désespérés furent guéris presque à la fois, par l'usage de la décoction de gayac.

Celui qui contribua le plus à répandre l'usage du gayac, fut Ulrich Van Hutten, célèbre guerrier des Flandres espagnoles, qui joignait à son talent de capitaine celui d'écrivain. Dans le traité qu'il publia en 1519, celui-ci raconte sa propre histoire. Il fait un récit très complet des accidents terribles qu'il eut à supporter, accidents qui résistèrent à onze séries de frictions mercurielles et qui furent enrayés et guéris par le traitement du gayac.

Les inconvénients de cette méthode, qu'on avait considérée comme parfaite, ne furent pas longs à se faire sentir. Les individus de tempérament délicat ne purent résister à une diète aussi prolongée et aussi sévère et beaucoup d'entre eux, soignés pour des accidents syphilitiques, succombè-

rent, au cours du traitement, de toute autre chose que de la maladie qu'on voulait traiter.

De ce fait, le procédé subit quelque adoucissement. On donna aux malades une nourriture plus abondante, une décoction plus faible et on les fit transpirer moins longtemps. Dès lors, les guérisons observées précédemment ne se renouvelèrent plus, ce qui faisait dire à *André Mathiote* « que ce bois n'avait plus d'aussi bons effets qu'au commencement, et que la plupart des gens qui prenaient cette décoction ne guérissaient pas, à cause de la négligence de ceux qui les traitaient ».

Le gayac, qui avait excité tant d'enthousiasme, ne tarda pas à tomber dans le discrédit, d'autant mieux qu'une racine nouvellement importée occupait à ce moment l'attention des médecins, à cause des merveilles qu'on lui attribuait. La racine de Squine avait été apportée à Goa en 1535 par des marchands chinois. Les Portugais l'introduisaient en Europe quelques années plus tard. La réputation de cette substance avait devancé son apparition sur les marchés européens, à tel point que *Vésale* écrivait à un de ses amis : « Qu'étant encore à Venise occupé à voir des malades sous la conduite des principaux maîtres de l'art, cette racine, qu'on attendait avec empressement, y fut apportée et reçue avec un applaudissement universel ».

Comme pour le gayac, elle fut employée en décoction qu'on préparait de la façon suivante :

On faisait macérer durant 24 heures, dans six à huit litres d'eau de fontaine tiède, une ou deux onces de racine de squine coupée en menus morceaux. On la faisait ensuite bouillir et évaporer à un feu doux jusqu'à diminution des deux tiers. Cette décoction refroidie et filtrée était conservée dans des flacons bouchés.

Le sujet soumis au traitement, était préalablement purgé et même saigné, s'il était pléthorique. On lui donnait, ensuite tous les matins, dix à douze onces de la décoction chaude de squine, puis on le faisait transpirer deux à trois heures. Après l'avoir essuyé, on le laissait promener dans la chambre ; il pouvait même, dans les beaux jours, sortir de la maison, à condition d'être bien vêtu. Pendant le traitement, l'alimentation était plus substantielle que dans la cure par le gayac. Le malade pouvait, en effet, manger du poulet bouilli ou rôti, mais sans sel. Le vin lui était absolument interdit ; il ne devait prendre comme boisson que de la décoction de squine.

La cure durait vingt-quatre à vingt-cinq jours, pendant lesquels il fallait toujours s'assurer que les fonctions intestinales du sujet étaient normales. En cas de constipation, on luttait contre elle, au moyen d'un lavement émollient, ou bien d'une décoction de follicules de sené.

Le succès de la racine de squine fut éphémère et *Vésale* lui-même, si sé-

duit en principe, fut obligé d'avouer qu'il ne contestait plus son infériorité sur le gayac, surtout dans les exostoses et les tumeurs osseuses syphilitiques.

Gabriel Fallope allait plus loin encore, et dans son traité : *De Morbo Gallico*, il disait : « Il ne faut pas se servir de cette racine dans la vérole ; car l'ayant éprouvée trois ou quatre fois, je n'en ai point vu l'effet ».

Un élément important de la vogue que connut la squine pendant quelques années, fut sans contredit, la guérison de l'empereur Charles Quint, qui employa cette racine, pour de violents accès de goutte que d'autres remèdes n'avaient pu conjurer. Vésale, qui rapporte ce fait, ajoute : « Que les médecins des pays voisins de l'Allemagne, voyant que ce grand Prince s'était servi de la squine, conçurent de grandes idées de ce remède et crurent ne devoir pas ignorer la manière de s'en servir ».

A ce même moment, on vanta très haut les bons effets obtenus avec la racine de salsepareille. On lui avait reconnu une valeur thérapeutique évidente dans les accidents tertiaires de la syphilis. Les gommès, les douleurs fulgurantes, les affections cutanées d'origine syphilitique rétrocédaient par son emploi.

Cette racine venait d'Amérique, mais la description imprécise qui nous en est donnée ne nous permet pas de la rapporter à telle ou telle espèce de *Smilax*.

Elle était prescrite sous forme de décoction, qu'on préparait en laissant macérer pendant vingt-quatre heures deux onces de cette racine dans six livres d'eau. Au bout de ce temps, on faisait bouillir à feu doux, dans un pot bien couvert, jusqu'à réduction au tiers ou à la moitié. Tous les matins, le malade soumis à la cure absorbait dix onces environ de la décoction ; le reste lui servant de boisson ordinaire dans la journée. Le traitement durait vingt-cinq jours, et le régime imposé au patient durant ce temps était celui qu'il aurait dû suivre s'il avait été traité avec la racine de squine.

L'importation du bois de sassafras, qui eut aussi son heure de célébrité, est contemporaine de celle de la racine de salsepareille. C'était la Floride qui le fournissait alors au commerce. On l'employait en décoction pour les mêmes usages, en prenant des précautions analogues aux précédentes.

Vers 1550, on imagina des tisanes curatives, avec un mélange des quatre substances que nous venons d'étudier. On faisait entrer dans la composition de ce remède des follicules de sené, qui ajoutaient leurs propriétés purgatives aux propriétés sudorifiques de ces bois. L'addition d'un peu d'antimoine augmentait la puissance médicamenteuse du remède. Voici le mode de préparation d'une de ces tisanes.

On faisait infuser pendant vingt-quatre heures, deux onces de gayac râpé, mêmes quantités de bois de sassafras, de racine de squine et de salse-

pareille, dans dix à douze litres d'eau. On ajoutait ensuite deux onces d'antimoine cru, réduit en poudre grossière, qu'on enfermait dans un nouet lâche. On faisait bouillir le tout, jusqu'à réduction au tiers. Puis on terminait l'opération, en projetant dans le liquide ainsi obtenu, une once de bois de réglisse et une demi-once de follicules de sené. Après un dernier bouillon, on retirait du feu, on passait et on conservait dans des bouteilles bien bouchées.

Le traitement consistait à faire prendre aux malades trois verres par jour de cette liqueur, pendant douze ou quinze jours. Le premier verre était absorbé à jeun, le second vers quatre heures de l'après-midi et le dernier, le soir en se couchant. Il fallait, en outre, alimenter légèrement le sujet et ne le laisser sortir de la chambre que pendant la bonne saison.

Les résultats obtenus avec ces divers procédés étaient si inconstants que médecins et empiriques rivalisèrent d'ardeur pour proposer de nouveaux remèdes. Il n'est pas possible d'établir une liste de toutes les substances qui furent proposées aux malheureux syphilitiques de cette époque.

C'est *Guillaume Rondelet*, professeur et chancelier de la Faculté de médecine de Montpellier, qui affirme avoir guéri de nombreux malades « au moyen du *syrop de Saint Ambroise*, qui se fait avec la décoction de millet et les petites branches de figuier. » C'est *Nicolas Chesneau*, qui recommande la décoction de millet avec des raisins secs et des figues. C'est *Augier Ferrer*, qui propose, comme moyen très efficace, les décoctions de racines de roseau, de gentiane, de cabaret, de tormentille. C'est enfin l'empirique *Jean-Baptiste Zapata*, qui donne sa préférence à la décoction de saponaire.

Samuel Formy, chirurgien de Montpellier, rapporte qu'Henri III étant atteint de la vérole, et n'ayant eu aucun soulagement des diverses médications proposées par ses médecins ordinaires, s'adressa à *Pena*, praticien à Paris, qui avait guéri quantité de syphilitiques, grâce à un remède qu'il tenait d'un Turc. L'auteur nous affirme qu'après avoir subi ce traitement, le roi de France fut parfaitement débarrassé du mal dont il souffrait.

Ce remède si précieux était constitué par une décoction de racine de bardane dans parties égales de vin blanc et d'eau, décoction à laquelle on ajoutait quelques follicules de sené. La cure consistait à prendre, le matin au lit et à jeun, une demi-livre de cette décoction et à appliquer ensuite sur diverses parties du corps des cailloux chauds pour activer la transpiration.

Il n'y a rien de moins certain que la syphilis d'Henri III; dans tous les cas, il est peu probable que de véritables accidents syphilitiques aient jamais rétrocedé sous l'influence de la médication dont parle Samuel Formy.

Plus tard, *Valsalva* et son élève *Morgagni* furent d'avis d'utiliser les propriétés diurétiques de toutes les substances qu'avant eux on avait employées comme sudorifiques. Pour obtenir le maximum d'effet sur le rein,

avec le gayac par exemple, ils voulaient qu'on utilisât sa décoction de la même manière qu'on usait des eaux minérales. Ils donnaient à leurs malades deux à trois livres de cette décoction et les soumettaient à une surveillance sévère. S'il ne survenait pas d'abondantes sueurs et si la vessie seule réagissait, sous l'action du remède, ils augmentaient progressivement la dose de liquide, pour l'amener à dix livres par jour. En agissant ainsi, ils évitaient aux patients les fatigues consécutives aux transpirations abondantes et leur conservaient un bon état général, facteur important pour le rétablissement de leur santé éprouvée.

Grâce à leur propriété purgative, l'agaric et l'ellébore avaient un instant joui de la faveur du corps médical. On les oublia vite, parce qu'ils ne remplissaient pas les conditions requises par les théories admises à l'époque. Il fallait, en effet, atténuer le virus vénérien, avant de l'évacuer. Le chirurgien *Petit* s'était fait le protagoniste de cette méthode et il considérait les purgations répétées comme une partie des plus essentielles du traitement.

Déjà au XVI^e siècle, Fallope avait constaté des cas remarquables de guérison chez des galériens soumis aux plus durs travaux, avec un minimum de nourriture. Cette observation permit de classer, par la suite, la vie active et les exercices violents parmi les procédés thérapeutiques à utiliser dans le traitement de la syphilis. *Van Swieten* qui, bien que partisan du traitement mercuriel, ne dédaignait pas de s'adresser à d'autres, lorsque celui-ci avait échoué, cite l'exemple suivant :

« J'ai vu un cas remarquable, qui m'a montré ce que peut contre une vérole presque désespérée la fermeté d'esprit du malade, jointe à une diette très sévère et à un travail forcé, soutenu avec constance : je fus consulté par un jeune homme de qualité, dont la situation était déplorable ; il avait subi quatre fois le traitement par les frictions. Chaque fois on avait cru la guérison sûre et toujours la maladie avait reparu. Trois fois aussi, la décoction de gayac avait été employée sans succès. Il portait sur le sternum et les clavicules plusieurs tumeurs, et une seule de même nature que les autres sur le front ; sa peau était couverte, en différents endroits, de taches difformes. Il souffrait des douleurs nocturnes dans les os, etc. Ce malheureux, détesté de sa famille et manquant de tout, ne trouvait personne qui voulût le retirer chez soi, ni en prendre soin.

« Je relevai son esprit abattu, en lui promettant du soulagement, n'osant lui faire espérer l'entière guérison d'une maladie aussi invétérée. Il m'assura qu'il tenterait et exécuterait tout, même les choses les plus dures, s'il y entrevoyait le plus léger espoir de guérison. Comme il était né avec une complexion assez robuste, et qu'il était dans la vigueur de l'âge, je le couvris d'un habit de paysan, et le louai à un cultivateur pour lui ser-

vir de valet, sans autre salaire du travail le plus rude que la nourriture, même vile et grossière ; car après le pain, il n'était nourri que de racines, de carottes, de panais, de pommes de terre, de poires, de pommes, d'orge, d'avoine cuits dans l'eau et de choses semblables. Sa boisson était la sérosité aigrette du lait écrémé. Il commença ce genre de vie au commencement d'avril et il soutint avec la plus grande constance les rudes travaux de la campagne jusqu'au commencement d'octobre. Pendant tout ce temps, il s'abstint sévèrement des viandes, des poissons, des œufs, du lait, du beurre, du fromage. Je l'ai vu quelques années après, père de plusieurs enfants beaux et bien portants ».

Au dire de certains auteurs de voyages, les flibustiers qui, à cette époque, dévastaient les côtes d'Amérique, se guérissaient de la vérole en mangeant la chair des tortues de mer. Cette alimentation provoquait chez eux une éruption de furoncles qui suppuraient et extériorisaient ainsi le virus vénérien. Astruc niait ces guérisons ; mais *Peyrilhe*, moins affirmatif, convenait qu'une nourriture composée exclusivement de certaines substances peut guérir la syphilis. A l'appui de sa thèse, il citait le fait suivant :

« Une femme de mauvaise vie, négligeant les premières atteintes du virus vénérien, tombe peu à peu dans un état si fâcheux qu'elle parut à plusieurs praticiens absolument sans ressource. Une vieille et abondante gonorrhée, des chancres à la vulve, des pustules sur tout le corps, un crachement purulent, jaunâtre avec une petite fièvre habituelle, étaient les principaux symptômes de cette affreuse maladie. Un médecin de la Faculté de Paris lui conseilla le séjour à la campagne, et la diète lactée pour tout remède. Elle s'y fit transporter à la fin de l'hiver, et y passa environ sept mois, ne vivant que de lait de vache, qu'elle téttoit cinq ou six fois par jour, et de quelques fruits crus, bien mûrs. Nous la vîmes arriver, non sans étonnement, aux approches de l'hiver, parfaitement rétablie. Elle voulut alors être traitée ; mais le sage auteur du conseil s'y opposa, et la tint pour radicalement guérie, cette femme et deux enfans qu'elle a eus depuis, jouissent, au moment où j'écris ceci, de la santé la plus franche ».

La vogue de ces moyens curatifs fut éphémère, et devant la faillite de ces divers procédés, le traitement mercuriel fut remis en honneur. Les ennemis du mercure étaient cependant encore fort nombreux. *Louis*, le distingué secrétaire de l'Académie de chirurgie, exprimait en ces termes son antipathie pour ce métal :

« Quelqu'adoucissement que reçoivent les préparations mercurielles, il est constant qu'on ne les dépouille jamais de leurs parties corrosives ; de là la nécessité d'agir avec prudence, pour ne pas empoisonner les malades, dont les symptômes paraîtraient rebelles à l'opération de ce dangereux moyen.

« Les personnes les plus robustes se sentent toujours de l'usage continué de ces prétendus remèdes, qui sont souvent mortels pour les personnes délicates.

« Toutes ces préparations intérieures, sous quelque forme qu'on les déguise, reviennent au même, quant à l'effet, elles pourront dissiper quelques symptômes, et être un palliatif utile dans certains cas ; mais il ne faut pas attendre d'elles une guérison radicale ».

Swédiaur qui, cependant, était partisan du traitement mercuriel, à l'exclusion de presque toute médication végétale, avait constaté à plusieurs reprises l'inefficacité du mercure sur certains accidents syphilitiques. Lui aussi était d'avis que ce traitement présentait de graves dangers.

« Les différentes préparations mercurielles, dit-il, sont capables de faire naître dans l'économie animale trois états différents l'un de l'autre ; dans le premier, elles attaquent le virus syphilitique et le détruisent ; dans le second, elles excitent fortement l'action du cœur, ainsi que de tout le système artériel, produisent un grand degré d'irritabilité dans tout le corps, engendrent des ulcères nouveaux, ou changent les anciens en ulcères corrosifs, amenant quelquefois leur mortification ; le troisième état, c'est une faiblesse et une débilité générale, avec un état cachectique, ressemblant beaucoup au scorbut ».

Carrière avait observé l'infidélité du traitement mercuriel et son influence néfaste sur le tissu nerveux.

« Le mercure, dit cet auteur, porte évidemment atteinte aux nerfs, surtout dans les sujets délicats et sensibles, et chez les femmes, il entraîne les convulsions, les palpitations de cœur, le tremblement des membres ; accidents qui se soutiennent, dans quelques maladies, longtemps après l'usage du remède, et qui se perpétuent quelquefois toute la vie ; ces effets terribles se font sentir jusque dans le *sensorium commune*, où il produit la même lésion et le même affaissement que le vice vénérien dégénéré ; de là, les stupeurs, la perte de la mémoire, les paralysies et l'imbécillité ».

Le *Père Edme*, chirurgien de l'hospice de Charenton, affirmait que, sur vingt pensionnaires de l'hospice atteints d'aliénation mentale, il y en avait bien dix-neuf qui avaient été soumis au traitement mercuriel.

Devant cette unanimité d'opinion, les représentants autorisés du corps médical jugèrent bon de tenter de nouvelles expériences.

C'était l'époque où les partisans du mercure employaient, pour traiter la vérole, les oxydes et les sels de ce métal. Pour beaucoup d'auteurs, *Fourcroy* en particulier, le mercure n'agissait bien sur l'économie qu'à l'état d'oxyde ou de sel oxygéné, et son énergie semblait croître en raison de son degré d'oxydation. L'oxygène était donc, sans doute, le véritable spécifique

de la vérole ; et de ce fait, un composé oxygéné quelconque était susceptible de produire les mêmes effets curatifs.

Se basant sur cette théorie, *W. Scott*, chirurgien à Bombay, eut l'idée d'employer l'acide nitrique dans le traitement de la syphilis. Il avait choisi ce corps, composé d'oxygène et d'azote, à cause de son peu de fixité. La décomposition de l'acide nitrique en ses éléments étant assez facile, l'oxygène mis en liberté dans l'économie, pouvait donc agir rapidement. D'après lui, le succès dépassa son attente et les guérisons obtenues par ce procédé furent nombreuses, même dans des cas où le mercure avait été donné sans résultat. De plus, la supériorité du traitement consistait dans l'innocuité de l'acide nitrique, dont l'emploi pouvait être continué longtemps sans danger.

Les observations faites par *W. Scott* à Bombay furent publiées à Edimbourg et eurent un grand retentissement. Le docteur *Rolla*, médecin de l'hôpital de l'artillerie à Woolvich, se proposa de vérifier ces expériences. Avec *Cruickshank*, chirurgien du même hôpital, il traita une série de syphilitiques avec diverses combinaisons oxygénées. Voici rapidement résumé le résultat de ces expériences.

Les deux médecins donnèrent à quatre malades, atteints de chancres du gland ou du prépuce, de l'acide nitreux, qu'ils prescrivirent à la dose de une à trois drachmes par jour. Cette quantité d'acide nitreux était diluée dans vingt onces d'eau environ. La guérison des quatre sujets fut obtenue dans un espace de temps variant entre quinze jours et un mois.

Une nouvelle série d'expériences fut instituée sur quatre nouveaux malades, atteints eux aussi d'accidents primaires. A ceux-ci on fit absorber de l'acide muriatique oxygéné à la dose de cinq gouttes jusqu'à trente et cinquante gouttes par jour. Les résultats obtenus furent identiques et les malades quittèrent l'hôpital absolument guéris, au bout d'un mois ou six semaines.

Ils tentèrent de nouveaux essais avec du jus de citron sur trois malades en pleine première période de syphilis. Ils firent absorber à leurs sujets une once de jus de citron diluée dans trois onces d'eau, trois et quatre fois par jour. La guérison fut obtenue un mois après.

Enfin, six autres malades, analogues aux précédents, furent traités de la façon suivante : quatre fois par jour on fit ingérer à chacun d'eux cinq grains environ de muriate suroxygéné de potasse. Dans un laps de temps relativement court, ces six malades virent leurs accidents s'amender et disparaître complètement. Cependant *Rolla* et *Cruickshank* constatèrent que l'emploi de ce dernier sel était loin d'exciter l'appétit et d'augmenter la quantité d'urine, comme ils l'avaient remarqué chez leurs autres sujets. Quelques accidents toxiques s'étaient même manifestés.

De toutes ces expériences, les auteurs conclurent que le produit le plus énergétique était l'acide muriatique oxygéné. L'acide citrique, au contraire, était le corps qui agissait le moins activement. La théorie faisait d'ailleurs prévoir ce résultat, puisque l'acide citrique est, de tous les corps qu'ils employèrent, le plus stable et, par conséquent, celui qui laisse le moins d'oxygène libre.

Quelques mois après ces essais, *Alyon* lut à la Société de Médecine de Paris, le 7 messidor an V, un mémoire sur les propriétés anti-vénériennes de l'oxygène. Dans sa communication, il s'exprimait ainsi :

«..... Qui jamais s'est avisé de considérer le mercure comme anti-vénérien ? Ne sait-on pas qu'on pourrait impunément en avaler plusieurs livres, et qu'il passerait debout sans danger comme sans effet ? Mais aujourd'hui que l'on sait que le mercure est le plus oxydable de tous les métaux, qu'il suffit de l'agiter dans l'air pour le combiner à l'oxygène, que la salive suffit pour l'oxyder, et que d'un autre côté on sait qu'il est très désoxydable, qu'il abandonne facilement l'oxygène qui lui est combiné ; si l'on fait attention à la facilité avec laquelle l'oxygène s'unit aux matières animales, à la tendance qu'elles ont à l'enlever aux acides et aux oxydes, on concevra facilement comment agissent toutes les préparations mercurielles. Pour trouver, d'après ces faits bien reconnus, un anti-vénérien puissant, un stimulant actif et permanent, il suffit de prendre une substance contenant beaucoup d'oxygène et s'en dessaisissant facilement en faveur des matières animales ».

Dans ce même mémoire, *Alyon* préconisait l'emploi d'une pommade contenant de l'acide azotique et de l'axonge pour le pansement des ulcères syphilitiques. Il prétendait obtenir, au moyen de cette pommade, des résultats plus probants que ceux donnés par l'usage de l'onguent napolitain.

Des essais furent tentés à l'Hospice de perfectionnement de l'Ecole de Médecine de Paris. Vingt-six malades furent soumis au traitement d'*Alyon* et une commission de six membres, composée de *Thouret*, *Fourcroy*, *Mahon*, *Hallé*, *Petit-Radel* et *Swediaur*, fut chargée de suivre ces sujets et d'enregistrer soigneusement toutes les particularités qu'ils présenteraient au cours de leur maladie.

Les résultats qui avaient, au début, semblé encourageants, ne tardèrent pas à devenir illusoires lorsqu'on se trouva en face de vrais accidents syphilitiques.

Swediaur cite l'exemple d'une jeune femme atteinte d'un chancre de la vulve, qu'un traitement par les frictions mercurielles avait primitivement guérie. Après une fausse couche de quelques mois, elle avait été atteinte d'accidents à la gorge, rebelles à toute médication. Il existait chez cette malade des ulcères spécifiques siégeant sur le pharynx, les amygdales et le pa-

lais. Au lieu d'être améliorée par le traitement oxygéné, qui fut aussitôt institué, l'état de la malade empira à un tel point que sa vie fut un instant en danger. Swediaur ne voulant pas avoir à se reprocher une mort qu'il sentait fatale, cessa sa médication et soumit la malade aux frictions mercurielles. En quelques jours, un mieux notable se manifesta et après un mois de traitement le sujet entra en convalescence.

A cette même époque, un médecin anglais, *Nooth*, préconisa l'opium comme remède antisyphilitique. Pendant sa carrière d'inspecteur général des hôpitaux militaires anglais en Amérique, il avait eu l'occasion de traiter ainsi de nombreux vénériens. Beaucoup de ses malades avaient pris vainement du mercure, d'autres n'avaient jamais été soignés. Il administrait l'opium à la dose d'un grain par 24 heures, et augmentait peu à peu cette dose, pour l'amener à cinq et même huit grains par jour. Cette médication opiacée intensive ne provoquait pas le sommeil, mais elle calmait les douleurs et en quelques jours modifiait heureusement l'état des sujets qui y étaient soumis. Les tumeurs étaient moins dures, les ulcères moins sensibles avec tendance manifeste à la cicatrisation. Au dire de *Nooth*, tous ses malades furent délivrés de leurs accidents syphilitiques.

De nombreux expérimentateurs étudièrent ce procédé, tant à Londres qu'à Edimbourg, et des résultats obtenus ils conclurent que : l'opium uni au mercure guérit les accidents spécifiques ulcérés, beaucoup plus rapidement que ne le fait le mercure seul. Cependant, ils contestèrent la guérison complète des malades, si ceux-ci n'avaient préalablement absorbé du mercure.

Telles furent les diverses méthodes, qu'on proposa pour remplacer le traitement mercuriel qu'un injuste discrédit fit rejeter au second plan pendant de nombreuses années. Je n'ajouterai que quelques mots sur des substances végétales qui jouirent à certain moment d'une réputation égale à celle du gayac ou de la salsepareille.

Pour *Massa* et *Ferrier*, l'absinthe, le rhapontic, la germandrée, le frêne le calament, la cataire, le cèdre, le cyprès, la centauree, avaient une puissance antisyphilitique incontestable. *Plater* accordait toute sa confiance au bois de Rhodes, à l'aloès, à la sabine, au cyclamen, à l'acore vraie. *Kramer* vantait les propriétés bienfaisantes de l'ortie ; *Boerrhave* préférait le pissenlit, le santal, la rave et le trèfle d'eau. *Blégnny*, le célèbre apothicaire de la rue Guénégaud, qui exploita l'orviétan, dont il avait acheté le secret à l'italien Hieronymo Ferranti, prônait les merveilleux effets de la bistorte, de la scabieuse, du souchet, de la fraxinelle, du chardon bénit, de l'angélique, du chiendent, de l'impératoire, du contrayerva, du dictame, du poly-pode et du cerfeuil.

V

LES REMÈDES ANTI-VÉNÉRIENS A FORMULES SECRÈTES

La lutte qui s'était engagée entre partisans et adversaires du mercure, jeta l'incertitude dans l'esprit des médecins et beaucoup plus encore dans celui des malades. D'autre part, les succès qu'avaient obtenus certains empiriques et qu'ils présentaient au public à grand renfort de réclame ne firent qu'augmenter une indécision fâcheuse à tous points de vue. Il n'est donc pas étonnant que d'audacieux spéculateurs, lançant sous divers noms des spécifiques de la syphilis, aient obtenu la faveur de leurs contemporains. Ils furent nombreux, ceux qui offrirent aux victimes du mal vénérien, des remèdes plus ou moins héroïques et ne contenant, à leur dire, que des substances judicieusement choisies, dont ils avaient longuement étudié les effets, avant d'en affirmer la haute valeur.

La Panacée de Monsieur de La Vigne, fut un de ces remèdes secrets qui connut la faveur du public, à cause des titres honorifiques de son auteur. Celui-ci était en effet, docteur de la faculté de Paris et médecin du Roi.

Dans sa pharmacopée médico-chimique, *Hoffmann* nous donne la formule et la manière de préparer cette substance :

« Prenez de l'or et de l'argent, de chacun une once et demie ; du mercure crud, trois onces.

« Faites de tout cela un amalgame qui forme une espèce de masse blanche et solide.

« Pilez cet amalgame ; car autrement il resteroit des grains durs, qui s'attacheraient aux vaisseaux, et qui ne pourroient pas se réduire en poudre. A mesure que vous pilerez l'amalgame, il paraîtra une matière humide et on en exprimera à travers un linge une bonne partie du mercure coulant. Quant l'amalgame aura été bien broyé, il formera une matière brune et noirâtre. Si on la laisse dans cet état, elle redeviendra blanche et solide ; mais dès qu'on la broyera, elle reprendra sa noirceur et son humidité. Versez sur cette matière broyée le mercure que vous aurez exprimé, et sur le champ elle s'en imbibera. Ajoutez toujours, à chaque fois du nouveau mercure ; de telle manière qu'après plusieurs triturations et plusieurs expressions, il se trouve dix parties de mercure sur une partie de la masse solaire et lunaire, au lieu qu'au commencement le mercure n'en était que le double.

« Mettez ce mélange dans un petit matras, et faites le digérer à un feu de lampe continu, il se formera, pendant cinq ou six semaines, un arbre hermétique. Il ne faut que trois livres d'huile pour entretenir le feu pendant un mois, avec une mèche de quatre fils. Il suffira de fermer légèrement le matras avec du papier, parce que le mercure ne s'élève que jusqu'à la moitié du vaisseau, et retombe ensuite ; ce qui arrive environ dix fois, et ce sont comme autant de douces sublimations. A la fin, il reste une poudre rouge, dont une infinité d'expériences ont montré la vertu dans toutes sortes de maladies, même les plus désespérées. L'opération entière dure neuf mois à un feu de lampe continu.

« La dose de cette poudre est depuis un ou deux grains jusqu'à cinq et même jusqu'à douze. M. de La Vigne a opéré, par le moyen de sa panacée, des espèces de miracles ».

Alors que la formule de ce produit était secrète, son auteur laissait croire et croyait peut-être que la puissance thérapeutique de son remède était due à la présence des deux métaux nobles, l'or et l'argent, qu'il introduisait dans son amalgame.

Au point de vue chimique, la poudre rouge obtenue par M. De La Vigne, paraît être un oxyde de mercure. Quant à l'or et à l'argent, leur rôle est absolument négatif dans cette préparation. Les guérisons obtenues et signalées par l'inventeur du remède étaient évidemment produites par le composé mercuriel qu'il contenait.

Le chirurgien empirique *Callac* dut sa grande réputation à sa *Tisane sudorifique et purgative*, dont il ne révéla qu'une partie de la formule. Cette tisane contenait, au dire de son auteur, une décoction d'un des bois si réputés à l'époque : gayac, squine, salsepareille ou sassafras. Cette légère indiscretion lui permettait de repousser les attaques d'adversaires qui l'accusaient de charlatanisme. Il ajoutait d'ailleurs que sa tisane devait toute sa valeur curative à l'addition d'une chaux d'or particulière, dont il possédait seul le secret.

Voici, en réalité, comment il composait son remède. Dans une grande bassine de laiton, on mettait environ une once de mercure doux, réduit en poudre très fine, deux onces de sené mondé, enfermé dans un nouet en même temps qu'un gros de graine de coriandre, et enfin une livre et demie de salsepareille coupée en menus morceaux. On versait sur ces substances quarante-huit livres d'eau de rivière ou de fontaine, la plus pure possible, et on faisait bouillir jusqu'à réduction du liquide à vingt-neuf livres. Pendant cette ébullition, il fallait agiter continuellement la masse, pour l'empêcher de déborder du vaisseau qui la contenait.

Au terme de l'évaporation, on ajoutait deux gros et demi d'alun calciné placé aussi dans un nouet. Puis après quelques instants d'ébullition, on lais-

saît refroidir la liqueur, qu'on passait à travers un tamis. Après expression des deux nouets, on obtenait un liquide que Callac nommait la *première décoction*.

On remplaçait alors tous les produits dans la même bassine et avec une même quantité d'eau, on produisait une seconde décoction en n'évaporant toutefois que jusqu'à réduction à trente livres. C'était la *seconde décoction*.

Les deux préparations étaient conservées dans des bouteilles de grès non bouchées. Le traitement consistait à donner, dans la journée, aux malades, deux à trois verres de la première décoction, tandis que la seconde constituait leur boisson ordinaire.

Le remède du fondeur en cuivre *Vinache* avait une composition analogue et ne différait que par l'addition d'une préparation antimoniale secrète qui lui donnait, au dire de son auteur, une valeur curative bien plus considérable.

Au XVIII^e siècle, les médicaments antisypilitiques spéciaux furent encore plus nombreux. Les *Gouttes blanches du docteur Ward*, de Londres, étaient le produit de la combinaison du mercure métallique avec l'acide azotique et de la saturation par l'ammoniaque de la liqueur ainsi obtenue.

La *Liqueur de Miltier*, de Montpellier, qui avait pour base du sulfate de mercure, se préparait en triturant au mortier de verre soixante grains de ce sel sur lequel on laissait tomber chaque minute deux gouttes d'eau distillée, jusqu'à dissolution. Celle-ci étant obtenue, on ajoutait la quantité d'eau distillée nécessaire pour parfaire le volume d'une bouteille.

Keyser recommande beaucoup les dragées qui portent son nom. Si l'on sut, par la suite, qu'elles contenaient du mercure, personne ne contesta cependant leur supériorité, parce qu'elles ne produisaient ni salivation, ni aucun autre accident, accompagnant d'ordinaire l'emploi des préparations mercurielles.

Les dragées de Keyser n'étaient pas, à proprement parler, un remède secret, puisque la formule de la substance active qui les composait avait été donnée en 1613, dans le « *Théâtre chymique* », imprimé à Strasbourg. Pour les préparer, on réduisait le mercure en une sorte d'oxyde gris, par une longue trituration à l'air libre ; puis on dissolvait cet oxyde dans du vinaigre. On évaporait et, du sel ainsi obtenu, on faisait des pilules, avec du miel comme excipient. L'adoption des dragées de Keyser, comme remède anti-vénérien, à Bicêtre et dans les hôpitaux de la marine, déterminèrent leur succès.

Le *sirop végétal de Bellet* fut la composition qui exerça le plus la sagacité des chimistes du XVIII^e siècle. A l'encontre de l'inventeur, qui affirmait la nature végétale du produit, *Bayen* montra, par une analyse exacte, qu'il

contenait du nitrate de mercure. *Bouillon Lagrange*, étudiant à son tour cette préparation, publia le résultat de ses recherches dans les *Annales de Chimie* et le *Journal de Médecine*. Pour lui, le sirop de Bellet, dont le nitrate de mercure devait être la base, ne contenait, en réalité, aucune trace de ce sel, par suite d'un défaut de préparation.

Pressavin, membre du Collège de Chirurgie de Lyon, inventa l'*eau végétomercurielle*, dont on ignora longtemps la composition. On obtenait cette liqueur en dissolvant du nitrate de mercure dans du vinaigre, et en ajoutant à cette solution une certaine dose de crème de tartre. Les inconvénients de ce remède étaient : la dissolution imparfaite du sel mercuriel, et les vomissements excessifs que déterminait trop souvent son usage.

Le *Poudre unique de Godernaux* attira sur elle l'attention de l'Académie des Sciences, qui chargea *Macquer*, *Berthollet* et *Croharé* de l'étudier, aux points de vue chimique et thérapeutique. A l'analyse, on constata, que cette poudre avait pour base du précipité blanc et du sublimé corrosif ; quant à l'expérimentation sur l'homme elle fut plutôt désastreuse.

Un médecin, du nom d'Andrieux, s'était chargé de répandre dans le public ce nouveau produit et on doit avouer qu'en cette circonstance, il s'acquitta parfaitement de sa tâche. S'il ne fut pas très consciencieux comme praticien, il se montra parfait agent de publicité.

Dans le but de prévenir la salivation, et d'agir surtout sur les accidents cutanés de la vérole, *Plummer* imagina une poudre et des pilules qu'il garda secrètes. Dans son *Traité des maladies vénériennes*, *Swédiaur* révèle que ces produits sont formés d'un mélange de muriate de mercure et de soufre doré d'antimoine. Le soufre introduit ainsi dans ces remèdes, avait pour but de prévenir le ptyalisme, en même temps qu'il faisait dériver du côté de la peau l'action du mercure.

Pollini, célèbre médecin de Laybach en Carniole, possédait le secret d'une décoction qui eut longtemps la réputation de guérir les affections syphilitiques les plus invétérées. Ce remède opérait, disait-on, des cures merveilleuses, dans des cas absolument désespérés, lorsque toute autre médication avait échoué. Le nom seul de l'inventeur du remède nous est parvenu; quant à sa composition, elle fut toujours tenue secrète. *Mitouart*, apothicaire, rue Coquillière à Paris, fut, à la fin du XVIII^e siècle, le dernier dépositaire en France de la décoction du docteur Pollini.

La *tisane des Caraïbes* fit son apparition à Paris en 1779. Au dire de ses importateurs, c'était un secret des anciens Américains, grâce auquel ils guérissaient les maladies vénériennes les plus graves. Une réclame habilement dirigée la fit admettre par le corps médical, à tel point qu'une commission fut nommée par le gouvernement pour en étudier les effets. Le rapport ne fut d'ailleurs guère favorable à cette substance. On lui repro-

chait ses violentes propriétés drastiques, qui épuisaient rapidement le malade et produisaient une irritation dangereuse pour son tube digestif.

J'ai cru bon de signaler ici un produit qui eut son heure de célébrité à la fin du XVIII^e siècle, sans être, à proprement parler, un remède secret.

Bernard Peyrilhe, l'auteur de ce médicament, était né à Perpignan en 1737. Dirigé de bonne heure vers la médecine, il fit ses études à Toulouse et fut reçu docteur de cette faculté. Sa haute compétence et son grand savoir, lui firent bientôt obtenir un fauteuil à l'Académie des sciences de cette ville. Sa réputation s'étendit vite dans tout le midi de la France, et Montpellier, l'Université rivale de Toulouse, voulut se l'attacher en lui offrant le titre de membre de son Académie.

Peu de temps après, Peyrilhe résolut de se produire sur un autre théâtre que celui de ses débuts, et il vint à Paris, où l'attendaient de nouveaux honneurs. En 1768, il est nommé agrégé au Collège des chirurgiens, où il ne tarde pas à se faire remarquer par ses nombreux travaux sur la matière médicale, la botanique et la chirurgie. Travailleur infatigable, il publie en 1774 un intéressant travail sur le cancer, une histoire de la chirurgie, avec Dujardin comme collaborateur. L'Académie de Dijon remarque tout particulièrement ces deux ouvrages et leur attribue un prix important. Peyrilhe est jeune encore, lorsqu'il voit sa carrière couronnée par son élection à l'Académie royale de chirurgie. Si la tourmente révolutionnaire détruit la plupart des sociétés scientifiques dont il fait partie, il n'en reste pas moins favorisé de la fortune, puisqu'à cette époque si troublée, on le voit professeur de matière médicale à l'Ecole de santé. Il ne fait pas d'ailleurs de politique, et préfère occuper ses loisirs à des études qui sont de son ressort. La France était tributaire de l'étranger pour une foule de substances médicamenteuses, qu'on importait à grands frais. Les connaissances de Peyrilhe en matière médicale le désignaient, pour étudier les substances indigènes susceptibles de les remplacer. Chargé de ce travail, il se spécialise dans l'étude de l'action physiologique des médicaments. C'est à ce moment de sa vie qu'il tenta de substituer à la médication mercurielle l'usage de l'alcali volatil. Entre temps, il avait publié un tableau des « *principales eaux minérales de la République* », qu'il avait classées d'après leurs propriétés thérapeutiques.

Sa méthode de traitement des maladies vénériennes souleva les plus âpres polémiques. C'était l'époque où *Boyveau Laffeteur*, dont nous parlerons bientôt, intriguait auprès des pouvoirs publics, pour faire admettre son Rob comme seul remède officiel de la syphilis. Peyrilhe, à qui la fortune avait souri jusqu'à ce jour, vit pâlir son étoile, et désabusé, il se retira à Grenade-sur-Garonne où il mourut en 1804.

Quelle était la formule du remède que Peyrilhe proposait de substituer

aux préparations mercurielles ? La voici telle que nous la trouvons dans l'ouvrage qu'il publia en 1774 à Amsterdam. Aux anciens poids dont l'auteur fait usage, nous avons substitué les poids modernes.

« R. Feuilles de mélisse (ou quelque'autre substance aromatique agréable à une dose proportionnée).....	120 grammes
Follicules de Sené (ou quelque'autre purgatif).....	15 grammes
Eau commune.....	1000 grammes

Faites infuser à une douce chaleur dans un vaisseau fermé, pendant une heure, passez.

R. Infusion ci-dessus.....	350 grammes
Faites y fondre : Sucre blanc.....	700 grammes

Mettez ce demi-sirop dans une bouteille et ajoutez :

Alkali volatil concret, dépouillé de tout empyreume...	4 grammes
--	-----------

On partage, selon les circonstances, cette dose totale en quatre doses partielles ou davantage ».

Telle était, en substance, la base de la méthode de Peyrilhe. Mais en plus du remède actif, l'auteur soumettait le patient à un régime diététique spécial. Avant tout traitement, il préparait son malade, au moyen de bains, purgatifs et de « boissons délayantes ».

Pour l'administration de son remède, voici ses recommandations :

« ... Le malade en prend trois ou quatre onces le matin à jeun et sur-tout l'après-midi, quatre ou cinq après son dîné. La boisson doit être prise tiède ; on lui laisse la liberté de boire quand bon lui semble. La quantité de tisane (infusion de mélisse ou de toute autre substance sudorifique absorbée en dehors des prises de sirop) n'est pas invariablement fixée ; il en boit ordinairement deux, trois, quatre pintes par jour. Comme il est à propos que l'estomac du malade ne soit pas noyé d'eau au moment où il prend son sirop ; je lui défends de boire pendant l'heure qui précède celle qui est fixée pour prendre le remède. Dans les mêmes vues, il laissera écouler une heure sans boire après l'avoir pris. S'il a bu suffisamment de sa tisane ordinaire à ses repas, il doit rester aussi deux ou trois heures sans boire, pour ne pas troubler la digestion. Tout bon praticien sentira que ces règles ne sont que des précautions subordonnées à mille circonstances, et n'en fera observer que ce qu'il jugera utile.

« La diette doit être assortie à la nature du remède. La quantité d'aliments qu'on peut permettre tient à tant de circonstances que je ne dois

pas prendre sur moi de la fixer. J'observerai seulement qu'elle doit être au-dessous de l'ordinaire, parce que l'estomac n'ayant que trois ou quatre heures à donner à la digestion, n'en peut préparer qu'une quantité proportionnée à ce court espace de temps. Par la raison contraire, le repas du soir peut être plus abondant que le dîner. Quant à la qualité des mets, on peut à cet égard donner beaucoup aux facultés, aux positions diverses et même aux goûts particuliers des malades : qu'on leur interdise les alimens aigres, sûrs, fortement accessens et les liqueurs spiritueuses, c'en est assez.

« On connaît maintenant l'administration journalière, disons un mot de l'administration générale et de la conduite du traitement.

« Lorsque je donne la pleine dose du remède, c'est-à-dire quatre onces de syrop contenant dix-huit grains d'alkali volatil, le matin et autant le soir, je n'en continue jamais l'usage plus de huit jours sans interruption. J'établis ensuite une pause de six, huit, dix jours, pendant laquelle j'augmente la force et la quantité de la boisson ordinaire.

« Qu'on ne pense pas que ce temps, en apparence d'inaction, soit un temps perdu ; non seulement le traitement marche toujours d'un pas égal vers la guérison, mais même sa marche n'en devient quelquefois que plus rapide. Chaque pause doit être terminée par une douce purgation, tant afin d'entraîner une partie de ce qui a été fondu, qu'afin de préparer les voies au syrop dont on va reprendre l'usage. On fait dans le même ordre, et avec les mêmes précautions, deux ou trois pauses, et autant de reprises ; dix-huit ou vingt jours d'usage de ce remède suffisent ordinairement.

« On peut, et l'on doit quelquefois le porter plus loin.

« Il nous reste à parler de ses effets sensibles. Sa première impression se porte sur l'estomac ; car c'est dans la région de ce viscère qu'il donne les premiers indices de son action, par une chaleur douce et un sentiment agréable. Bientôt, se répandant de là dans toute la machine, il relève le ton du système vasculaire, augmente ses oscillations et produit une moiteur universelle. On distinguera cette moiteur de celle qui pourrait être l'effet de la chaleur de l'atmosphère ou de l'appartement, de la somme des couvertures, et d'une infinité d'autres causes, par sa puanteur, sa viscosité et surtout par le calme et la liberté des mouvemens qui l'accompagnent ou la suivent.

« Il tient le ventre libre. Cette faculté n'est pas de son essence ; on peut l'augmenter ou la diminuer selon le besoin. Nous pensons qu'en général une ou deux selles de consistance moyenne, dans l'espace de vingt-quatre heures suffisent ; la constipation fermerait une des voies par où se fait la dépuración, le dévoyement troublerait la digestion et entraînerait peut-être trop précipitamment une portion du remède, écueils qu'il importe d'éviter. »

Sur quelles raisons s'appuyait Peyrilhe pour recommander ainsi, dans le traitement de la syphilis, une substance à laquelle l'empirisme n'a jamais attribué de vertu spécifique ?

« J'étois, dit-il, depuis longtemps dans la ferme opinion qu'ainsi que tous les amers astringens guérissent les fièvres intermittentes, de même tous les fondans de la lympe devaient guérir la vérole. . . . »

« Je m'arrêtai d'abord aux huiles animales empyreumatiques ; je les donnai en oléo-saccharum, dans des syrops, etc. Les divers excipients que j'employai ne couvrirent pas assez exactement leur saveur, car leur goût désagréable à l'excès vainquit toujours la constance, je dirai même l'intrépidité des malades. . . . Les alkalis volatils vinrent alors s'offrir à mon esprit. Je saisis d'autant plus avidement cette nouvelle vue, que je crus avoir trouvé dans la même substance un correctif et un adjuvant. Je voulus d'abord unir les huiles animales à l'alkali concret ; j'en fus dispensé, car celui que je me procurai se trouva amplement pourvu de cette espèce d'huile. Je le fis fondre dans un syrop aromatique ; il eut, quant à la saveur, le même inconvénient que les huiles empyreumatiques. Fatigué par la difficulté de rendre ces ingrédients supportables au goût, je jettai les yeux sur l'alkali volatil fluor, tiré par la chaux. J'étais bien sûr pour le coup d'avoir écarté tout empireume. Je l'étendis dans le véhicule qui avait servi aux expériences précédentes. L'arrière-goût de celui-ci ne flattoit pas mes malades ; sa saveur urineuse en rebuta même quelques-uns, plutôt à la vérité par l'effet de l'imagination qui se porte naturellement vers l'excrément dont on sent le goût, que par la saveur elle-même. Je remédiai à ce petit inconvénient en substituant à l'alkali volatil fluor l'alkali volatil concret, parfaitement dépouillé de toute odeur empyreumatique . . . »

Quelle était en somme, cette substance qu'utilisait Peyrilhe et qu'il considérait comme la partie active de son remède ?

L'alkali était, pour les alchimistes, le sel produit par lixiviation des cendres d'une plante qu'ils désignaient sous le nom de *kali*. Peu à peu, l'usage attribua cette dénomination aux sels obtenus avec les cendres végétales en général. Enfin on appela *alkali*, toute substance faisant effervescence avec un acide. On retirait des plantes trois sortes de sels : un sel acide ou essentiel, un sel volatil et un sel fixe.

Le sel volatil, le seul qui nous intéresse, était retiré des semences ou des fruits fermentés. *Lémery*, dans son *Cours de chimie*, s'exprime ainsi à son sujet :

« Le sel volatile des plantes se tire ordinairement des semences ou des fruits fermentés ; il ne diffère, quand il est encore dans le végétal, d'avec le sel essentiel, qu'en ce qu'ayant été élevé plus haut que luy par les esprits, il s'est rendu plus volatile. . . . On distille par la cornue le fruit ou la se-

mence qui contient le sel volatil ; il en vient premièrement de l'eau, puis une huile, et enfin on augmente le feu très fortement, pour faire sortir dans le récipient un sel très piquant, désagréable à l'odorat et qui s'envole facilement. Il est apparent que le feu a changé ou procuré quelque chose à ce sel ; car quand il était dans la plante il n'avoit aucune odeur qui approchât de celle qu'il a apportée de la distillation ; mais ce qui montre encore qu'il s'est fait un déguisement, c'est que ce sel étant mêlé avec un acide il paraît en même temps une ébullition ou une effervescence qui dure jusqu'à ce que le sel ait été tout à fait pénétré, ce qui ne lui arrivait point quand il étoit dans un état naturel. Cette ébullition luy a fait donner le nom d'alkali volatil, pour le discerner de l'alkali fixe, duquel nous parlerons dans la suite. »

De la lecture de ce passage, il semble résulter que ce que les anciens appelaient alcali volatil, n'étoit autre chose que du carbonate de potasse obtenu par la lixivation des cendres de végétaux terrestres. Cependant les propriétés que Lémery attribue à cet alcali, sa préparation, ses propriétés volatiles, son odeur particulière, laissent supposer, qu'il s'agissait, en l'espèce, d'un sesquicarbonate d'ammoniaque assez semblable à celui qu'on obtenait dans la distillation de la corne de cerf et auquel on donnait le nom de sel volatil de corne de cerf.

En résumé, pour expliquer l'action de son remède, Peyrilhe admettait que la guérison de la vérole étoit obtenue par l'atténuation et la dérivation des humeurs. Le mercure agissait ainsi, mais d'une façon toute mécanique. Par conséquent, il devait être moins actif que les fondants vrais, agissant physiologiquement sur ces humeurs.

La *tisane de Feltz* contenait de l'antimoine, lequel eut un instant le privilège de remplacer le mercure dans le traitement de la syphilis. Charras, nous donne en ces termes les raisons qui firent adopter cette substance comme succédanée du mercure :

« Quelques-uns ont cru que, comme l'antimoine délivre l'or de toutes impuretés, et de toutes substances étrangères, il pouvoit faire la même chose en l'homme, par le moyen de diverses préparations qu'il peut recevoir par la chymie et qu'il pouvoit, suivant le besoin, pousser et faire sortir du corps les mauvaises humeurs par toutes les voyes destinées par la nature. Jusques-là, qu'ils ont voulu qu'il renfermast en luy la médecine universelle, après laquelle tant de philosophes et médecins ont aspiré. Mais quoy qu'on ne puisse pas se vanter de trouver en un seul remède tiré de l'antimoine la guérison de toute sorte de maladies, on peut assurer néanmoins que, dans les diverses préparations qu'on peut faire de ce minéral, on a lieu de trouver de quoy satisfaire à la plupart des indications qu'on peut prendre, et des desseins qu'on peut avoir pour la guérison des maladies et

dire, qu'on a tiré de tout tems, et qu'on peut tirer encore de ce seul corps beaucoup plus de différents remèdes, que d'aucun autre minéral.

« On se sert de l'antimoine crud en poudre, le mettant dans un nouet dans les décoctions qu'on prépare pour les maladies vénériennes, on s'en sert dans les collyres pour les maladies des yeux, et dans tous les remèdes externes pour mondifier, dessécher et cicatriser les playes et les ulcères. »

De tous les remèdes secrets en vogue au XVIII^e siècle, il n'en est pas qui excita la curiosité autant que le *Rob Boyveau Laffecteur*.

L'inventeur de ce produit se présentait en 1776, chez M. Berthier, intendant de la généralité de Paris, et lui soumettait son Rob, pour le faire expérimenter dans les hôpitaux militaires. C'était, disait-il, le seul vrai spécifique de tous les accidents vénériens.

Boyveau obtint de l'intendant que son remède serait essayé sur trois soldats du corps des pionniers caserné à St-Denis. Les docteurs *Poissonnier-Despérières* et *Le Breton* furent chargés de contrôler ces essais. Les résultats obtenus furent si concluants que Berthier crut devoir les signaler aux ministres de Louis XVI. Dans son rapport, le docteur *Poissonnier-Despérières* constatait les faits, mais il croyait prudent de réserver son jugement et il demandait un supplément d'enquête.

Le lieutenant général de police pressenti, autorisa Boyveau à traiter dans l'asile de Bicêtre, tous les sujets qui lui conviendraient. Douze hospitalisés furent choisis, dont trois présentaient des accidents syphilitiques très graves. Une commission médicale de douze membres fut nommée pour suivre les expériences de Boyveau. Les commissaires étaient : *Borie, Poissonnier, Geoffroy, Paulet, Darcel, Despériers, Vicq-d'Azyr, Audry, Charles Le Roy, Bucquet, Verniers* et *Mauduit*. Ils constatèrent la guérison des douze malades soumis au traitement de Boyveau.

Ces cures eurent un énorme retentissement, mais il y eut des médecins qui contestèrent la composition du Rob : à leur avis, celui-ci contenait certainement du mercure, seul remède spécifique du mal vénérien. Cet argument eut le don d'émouvoir les rapporteurs désignés officiellement et deux d'entre eux, chimistes éminents, *Darcel* et *Bucquet*, furent chargés d'analyser le produit. Ils se livrèrent, chacun de leur côté, à des recherches qui aboutirent aux mêmes conclusions. A vrai dire, ils n'avaient pas trouvé trace de mercure dans le Rob soumis à leur analyse, mais ils n'affirmaient pas, de façon absolue, que cette substance n'en contenait pas, sa présence ayant pu échapper à leurs investigations.

Cette excessive circonspection donna de nouveaux arguments aux adversaires de Boyveau, qui ne trouva rien de mieux à leur répondre, que de communiquer la composition de son remède à la Société de médecine en lui demandant l'autorisation d'exploiter sa préparation. Celle-ci examina

avec le plus grand soin les pièces de ce procès scientifique, et possédant la formule du Rob, et les rapports qui constataient les résultats des expériences officielles, elle conclut en faveur de la demande formulée par Boyveau. Cet avis fut transmis au Conseil d'Etat, à Versailles, et ce dernier, après une revision attentive des documents, rendit le 12 septembre 1778 l'arrêt suivant :

« Sur la requête présentée par Boyveau-Laffeteur, médecin, compositeur du Rob antisiphilitique, dont il résulte que ce remède n'admet aucun agent du règne minéral, et que cependant on obtient par son moyen la guérison des maladies vénériennes les plus invétérées. D'après les expériences faites à cet égard par le médecin Poissonnier-Despérières, en vertu des ordres de l'Intendant de la généralité de Paris, sur trois soldats guéris dans l'hôpital des casernes de Saint-Denis, et d'autres suivies par le même médecin dans la maison de Bicêtre, par ordre du lieutenant de police, sur douze sujets dans l'état le plus déplorable, dont onze médecins de la Faculté de Paris ou de la Société de médecine ont constaté la maladie et la guérison. D'après l'analyse faite par les docteurs Darcet et Bucquet, d'où il résulte que ce spécifique n'admet aucun agent du règne minéral. Observant, le dit requérant, que le concours des témoignages des médecins qui ont suivi tous ces traitements, et des expériences répétées sur un si grand nombre de sujets entrepris, dans une situation pour ainsi dire désespérée, ne peuvent laisser aucun doute sur l'efficacité du Rob antisiphilitique ; que ce remède, d'ailleurs désiré depuis si longtemps par les médecins les plus éclairés, n'a aucun des inconvénients du mercure, dont la vertu, souvent impuissante dans les maladies compliquées, nuit toujours au tempérament, et lui est toujours funeste. . . .

« Oui le rapport. . . , il est permis au dit Boyveau Laffeteur de vendre et de débiter dans toute la France le Rob anti-siphilitique, à la charge néanmoins de ne pouvoir le livrer, pour le traitement des maladies vénériennes, que sur l'ordonnance des gens de l'art. . . . En conséquence, le dit Boyveau Laffeteur est autorisé à marquer ses bouteilles de son cachet ; et il est fait très expresses inhibitions et défenses à toute personne de contrefaire la dite marque, à peine de faux et de mille livres d'amende.

« Fait au Conseil d'Etat, tenu à Versailles, le 12 septembre 1778.

« Amelot ».

Un mois après, on pouvait lire dans la *Gazette de la Santé* un article anonyme, inspiré sans nul doute par Boyveau. Observateur judicieux, celui-ci avait compris que le meilleur moyen de déterminer dans le monde médical, un mouvement en sa faveur, était d'intéresser le public aux

discussions qui s'élevaient autour de son remède. Il savait que les Français, les Parisiens surtout, avec leur esprit éminemment frondeur, prendraient fait et cause pour lui s'il paraissait, à leurs yeux, victime de la jalousie de concurrents dépités.

Voici comment s'exprimait le correspondant de la *Gazette de la Santé* :

« Depuis que le mal vénérien existe en Europe, on n'a cessé de chercher des moyens propres à combattre ses redoutables effets. Presqu'à la naissance de cette maladie, les bois sudorifiques et le mercure furent mis en usage. Ces deux secours sont devenus la base de presque tous les remèdes vantés pour cette maladie. Le mercure surtout, malgré l'ancien préjugé qui le mettait au rang des poisons froids, a passé jusqu'ici pour le remède le plus puissant que l'art ait pu imaginer contre ce fléau du genre humain.

« Mais en avouant ses avantages, peut-on se dissimuler ses inconvénients et combien la méthode la plus sûre, qui est celle des frictions, est gênante, désagréable, exige de précautions, soit pour préparer le malade, soit pour le mettre à couvert des accidents quelquefois inévitables de la part du mercure, tels que la salivation ? Ajoutez à cela la longueur du traitement, la maigreur et quelquefois le dépérissement du malade, qu'il faut rétablir ensuite avec des restaurants, du lait, etc. Ce sont, sans doute, ces considérations qui avaient fait préférer par Pernel, Paulmier, etc., l'usage des bois sudorifiques au mercure, et fait désirer à tous les médecins, la découverte d'un remède interne, qui remplît leurs intentions, sans faire éprouver aux malades de pareils accidents.

« Les diverses préparations mercurielles, outre les inconvénients du mercure en substance, exposent encore à l'action corrosive des sels qui résultant de la combinaison du métal avec les acides minéraux ou végétaux. Toutes ces considérations ont sollicité le zèle des gens de l'art à s'occuper de la découverte d'un spécifique qui pût guérir cette maladie, comme on dit, *cito, tuto et jucunde*.

« Le possesseur d'un remède, qu'il disoit réunir ces propriétés, encouragé par des succès multipliés, a osé se présenter. Il a demandé des malades et des juges ; les premières expériences ont été faites à Saint-Denis ; elles ont réussi. On n'a pas cru cette épreuve suffisante (comme de raison) ; on a pris à Bicêtre douze sujets atteints d'une maladie vénérienne infiniment grave. Les médecins les plus célèbres ont été invités à venir constater leur état ; un grand nombre, dont tous sont de la Faculté ou de la Société de médecine de Paris, ont suivi le traitement ; on a été étonné de la manière prompte et efficace avec laquelle ce remède agit et guérit sans accident, sans inconvénient. Soumis à l'analyse chimique, il n'a rien offert de métallique. Ses effets, dont nous avons été témoins, nous forcent de dire que

depuis qu'on recherche des remèdes contre ce fléau de l'humanité, on n'a pas encore fait de découvertes si heureuses.

« Sur le rapport fait à la Société de médecine, et sur la délibération de cette compagnie, Sa Majesté vient d'accorder au propriétaire du remède un arrêt de son Conseil, en date du 12 septembre, dont l'objet est d'en favoriser la vente et la distribution, et d'en faire constater journellement les effets sous les yeux de deux médecins de la Faculté de Paris et de la Société de médecine, chargés d'en diriger l'administration dans une maison particulière, établie à cet effet à Paris, et d'en rendre compte à leur compagnie.

« Ce remède consiste en un sirop épais, ou plutôt un Rob, dont la saveur n'est point désagréable. Pour se le procurer, il faut s'adresser au citoyen *Boyveau Laffeteur, à Paris, rue de Varennes, faubourg Saint-Germain, n° 460, ou dans les entrepôts avoués par lui.* »

Cette note parue dans un organe médical de Paris, semble plutôt une réclame déguisée pour le Rob antisiphilitique, qu'un compte-rendu des expériences entreprises dans les établissements hospitaliers. L'auteur de cet article dit bien quelques mots de l'aspect extérieur du remède, mais il se garde bien d'en donner la formule. On sent que le but poursuivi est surtout d'apprendre aux lecteurs l'adresse du dépôt où ils pourront se procurer le produit.

Lorsque Boyveau fut en possession de l'arrêt du Conseil d'Etat l'autorisant à exploiter son remède, il fit connaître cet arrêt à tous les médecins en renom, les engageant à renouveler eux-mêmes les premières expériences faites à Paris. Ce genre de publicité porta les meilleurs fruits et Boyveau se vit bientôt assailli de demandes de dépôt; à la fin du règne de Louis XVI, il en avait plus de 150 dans toute la France.

Malgré cette heureuse fortune et l'opinion favorable qu'avaient de sa préparation, la Faculté de Paris, la Société de Médecine et l'entourage même du roi, les adversaires de Boyveau ne désarmaient pas. Ils maintenaient que si son remède avait vraiment les propriétés spécifiques qu'on voulait bien lui reconnaître, c'est que les malades qui l'absorbaient prenaient du mercure sous une forme quelconque, soit dissimulé dans le Rob lui-même, soit introduit clandestinement dans les tisanes auxquelles Boyveau le faisait mélanger.

Pour imposer silence à ces nouveaux détracteurs, notre inventeur eut encore recours à la Société de médecine. Il adressa à celle-ci une requête, afin d'obtenir d'elle la nomination d'une commission qui préparerait le Rob, avec les substances désignées par lui, mais achetées hors de sa présence.

Satisfaction lui fut donnée, et la Société de médecine délégua : *De Lassone, Macquer, Geoffroy, Lorry, Bucquet, Poulitier de la Salle, Montigny* et le

Duc de la Rochefoucauld pour procéder à cette préparation. En sa qualité de chimiste, Macquer fut désigné pour choisir les drogues et comme il ne put trouver plusieurs d'entre elles dans le commerce, il soumit à ses collègues la proposition que lui fit Boyveau de les lui procurer lui-même.

La commission refusa cette offre et renvoya à dix mois l'épreuve définitive pour permettre à Macquer de faire venir les substances qui manquaient.

À l'époque fixée, le remède fut préparé. On le compara à celui que Boyveau mettait en vente et on constata leur similitude. Six malades furent alors traités avec ce nouveau Rob et ce sont les résultats obtenus sur ceux-ci que nous trouvons consignés, en ces termes, sur les registres de la Société de médecine à la date du 20 avril 1780.

« La Société de médecine, ayant entendu dans sa séance tenue le 10 septembre 1779, le rapport des commissaires qu'elle avait nommés pour préparer le Rob du citoyen Boyveau Laffeteur, suivant la recette qu'il avait communiquée, avec les drogues qu'ils se sont eux-mêmes procurées.

« Duquel rapport il résulte: 1^o que sur six malades, un a été rejeté, parce qu'il s'est manifesté, dès le commencement du traitement, des symptômes produits par le mercure que ce malade avait pris à Bicêtre, peu de jours auparavant ;

« 2^o Que deux autres ont été jugés complètement guéris par la disparition totale des symptômes très graves, dont aucun n'est revenu depuis trois mois que le traitement est fini.

« 3^o Que deux autres malades ayant été bien traités par la même méthode, leur santé a été bien rétablie, et tous les symptômes vénériens ont également disparu ;

« 4^o Que le dernier est également bien rétabli.

« La lecture de ces deux rapports ayant été entendue, la compagnie a pensé :

« 1^o Que le Rob du citoyen Boyveau Laffeteur, tel qu'il a été préparé ne contient pas de mercure ;

« 2^o Que le remède et la méthode du citoyen Boyveau Laffeteur peuvent guérir les maladies vénériennes confirmées ;

« 3^o Que cette méthode n'exclut point les traitements particuliers accessoires, les précautions et les modifications relatives aux circonstances qu'il est impossible de désigner, et qui doivent être laissées à la prudence du médecin.

« 4^o Que ce remède, ne contenant pas de mercure, peut devenir surtout utile dans les cas où l'on aurait quelque inconvénient à craindre de l'usage, soit intérieur, soit extérieur, des préparations mercurielles, tels que seroit par exemple, une complication du virus vérolé et scorbutique. . . »

Boyveau répondait victorieusement à toutes les attaques de ses adversaires, et les critiques qu'on lui adressait, servaient plus ses desseins qu'elles ne lui nuisaient puisqu'elles étaient pour lui motif à publicité. Cet homme inconnu en 1775, traitait, en avril 1781, avec M. *De Sartine*, pour la fourniture des vaisseaux de guerre et des hôpitaux de la marine française.

Son succès fut donc en partie déterminé par les témoignages officiels, que lui donnèrent les corps constitués de l'ancien régime. Aussi, moins que tout autre, eût-il dû renier son passé, la plus vulgaire reconnaissance envers des bienfaiteurs disparus, lui faisant un devoir de taire ses appréciations.

Mais il voulait avant tout, consolider la situation commerciale qu'il s'était acquise, et pour cela il crut bon de mettre sous le patronage de la Convention le produit qu'un Conseil d'Etat royal lui avait permis de lancer. Imbu des idées philosophiques chères aux hommes de la fin du XVIII^e siècle, il n'hésita pas à écrire la phrase suivante : « La Révolution vint consoler les Français qui gémissaient sous les abus de l'ancien régime, et le nouveau gouvernement à qui l'humanité est chère ne m'a point retiré la confiance dont j'ai été honoré jusqu'à ce jour. »

C'était, il faut bien le dire à sa décharge, une sorte de remerciement qu'il adressait ainsi à la Convention qui avait bien voulu prendre en considération la pétition dont voici le texte :

*Pétition du citoyen Boyveau à la Convention nationale. Du 20 brumaire,
l'an III de la République.*

« Citoyens représentants,

« Ce n'est point une découverte nouvelle, et dont l'utilité soit encore à démontrer, que je présente à la Convention ; j'appelle votre bienveillance paternelle sur un fléau qui, depuis près de trois siècles désole l'Europe, et je vous propose d'arrêter ses ravages les plus terribles en favorisant (au moins à l'égard des victimes désespérées), la propagation d'un remède qui a subi toutes les preuves de l'art et que vingt ans de succès non interrompus font regarder généralement comme un spécifique infailible contre les maladies vénériennes qui ont résisté à tous les moyens connus,

« Le Rob anti-syphilitique de Laffecteur, d'après le témoignage authentique de la Société de médecine, qui a reconnu son efficacité, et sur l'avis des plus célèbres chymistes, qui ont déclaré qu'il n'étoit composé que de végétaux, a été adopté par le gouvernement, et depuis plus de quinze ans, on l'administre dans les hôpitaux de la marine et sur les vaisseaux. Il seroit à souhaiter, sans doute, que cet avantage pût s'étendre à tous les hôpitaux de la République, tant militaires que civils ; mais la composition de mon remède comporte beaucoup de frais, et puisqu'il faut en borner l'emploi,

je sollicite la préférence, pour les incurables, au moins ceux de la capitale, et pour cette destination, je l'offre à ma Patrie au prix qu'il me coûte, me soumettant d'ailleurs à ne recevoir aucun salaire pour les malades qui ne guériraient point entre mes mains. Heureux d'arracher au plus cruel des fléaux au moins les victimes abandonnées, je trouverai dans mon cœur le dédommagement du sacrifice que je fais en faveur de mes concitoyens malheureux et indigens.

« Des guérisons sans nombre, des cures désespérées, voilà mes titres ; ma demande ne peut manquer d'être favorablement accueillie par des législateurs à qui rien de ce qui intéresse l'humanité ne saurait être étranger, et qui ont établi dans leur sein un comité de secours et de bienfaisance.

« Agréez, citoyens représentans, l'hommage que je vous fais de mon ouvrage.

« L'affecteur. »

Cette pétition, écrite dans le style à la mode, fait voir que Boyveau veut bien être considéré comme un bienfaiteur de l'humanité, mais qu'il tient beaucoup plus à demeurer le fournisseur des hôpitaux de la marine de France. Il ne lui déplairait pas, d'ailleurs, de voir ses prérogatives s'étendre aux hôpitaux civils et militaires.

A ses propositions, la Convention répondit : « Le citoyen L'affecteur fait offre d'un ouvrage intitulé : *Recherches et observations sur les différentes méthodes de traiter les maladies vénériennes, et particulièrement sur les effets du remède connu sous le nom de Rob anti-syphilitique.*

« Il demande d'être chargé des incurables, offrant son remède, pour cet usage, seulement au prix qu'il lui coûte.

« Mention honorable de l'offrande ; renvoyé au Comité des secours publics pour y statuer et faire un rapport s'il y a lieu » (1).

Le Comité des secours publics de la Convention, saisi régulièrement de la demande de Boyveau, répondit l'année suivante :

« Après avoir entendu le rapport d'un de ses membres, sur le décret rendu le 21 brumaire de l'an troisième de la République, en faveur du citoyen Boyveau L'affecteur, qui, en faisant hommage à la convention nationale d'un ouvrage intitulé : *Recherches et observations sur les effets du remède connu sous le nom de Rob antisiphilitique*, demande que ce remède soit employé pour le traitement des incurables vénériens, vu aussi que la Convention nationale a décrété la mention honorable de l'offrande, et a renvoyé à son Comité de secours publics, pour statuer sur l'objet de cette demande ; et après avoir entendu son rapporteur dans le compte qu'il rend des diffé-

(1) Extrait du procès-verbal de la Convention nationale du 1^{er} Brumaire, l'an troisième de la République.

rentes conférences qu'il a eues avec le Conseil de santé, et des rapports de ce même conseil sur l'usage du remède indiqué, ainsi que de la correspondance qu'il avait ouverte, pour se procurer toutes les lumières convenables, avec plusieurs officiers de santé connus, de la manière la plus avantageuse, dans l'art de guérir.

« Le comité, regrettant que la brièveté du temps ne lui permette pas de satisfaire aux vues de la Convention nationale, exprimées par son décret précité, et de statuer définitivement sur la demande du citoyen Laffecteur.

« Considérant que les témoignages qui lui sont parvenus, et qui sont étayés de l'autorité d'hommes les plus célèbres dans l'art de la médecine, paroissant ne laisser aucun doute sur la confiance que mérite le remède connu sous le nom de Rob anti-syphilitique, présenté par le citoyen Boyveau Laffecteur, et dont plusieurs années d'expériences ont consacré le succès et les avantages, dans un grand nombre de cas où les méthodes jusqu'ici employées avaient été infructueuses et même dangereuses.

« Arrête que le rapport et les pièces y jointes seront envoyées au Directoire exécutif, qui est invité à utiliser cette précieuse découverte et à prendre la demande du citoyen Boyveau Laffecteur en très grande considération. »

« Fait et arrêté au Comité des secours publics le 3 brumaire, l'an quatrième de la République française, une et indivisible.

« Les représentants du peuple,

« Zangiacomi, Jouenne » (1).

Ayant obtenu l'appui de la Convention, Boyveau fit agir auprès du Directoire exécutif ses amis *Vinet*, *Eschasseriaux aîné* et *Eschasseriaux jeune*, députés de la Charente.

« Le citoyen Boyveau Laffecteur, écrivait ceux-ci, médecin, fournisseur des hôpitaux de la marine, notre compatriote, nous ayant communiqué le mémoire qu'il vient de vous adresser et dont l'objet est de faire administrer à tous les incurables vénériens, sans distinction, son remède connu sous le nom de Rob anti-syphilitique, pénétrés de la justice et de l'utilité de sa demande, convaincus de la vérité des faits, rapports et témoignages dont elle est étayée, nous croyons devoir, comme citoyens et amis de l'humanité, joindre nos sollicitations aux siennes, pour obtenir de votre sagesse ce que nous ne craignons pas d'appeler un bienfait national. Nous ne parlerons point de l'efficacité de ce remède constatée par vingt ans de succès, ni de sa composition reconnue purement végétale,

(1) Extrait des registres du Comité des secours publics de la Convention nationale.

par des juges dont on ne peut suspecter la probité, ni méconnaître les lumières, mais à tant de preuves authentiques, à tant de témoignages irrécusables, amis et compatriotes du citoyen Boyveau Laffeteur, nous pourrions ajouter une foule de guérisons miraculeuses que sa modestie a dérobées au public, et dont nous avons été les témoins ; nous pouvons dire que quand le Rob anti-syphilitique n'aurait point pour lui le suffrage des gens de l'art les plus éclairés, le caractère seul de son inventeur, dont nous garantissons la probité et dont nous attestons le patriotisme, suffirait pour inspirer la confiance et engager le Directoire à prendre sa demande en considération.

« Nous avons rempli notre devoir, c'est la cause de l'humanité souffrante que nous avons plaidée, et la philanthropie bien connue du Directoire exécutif nous fait présager un succès dont nos cœurs jouissent d'avance.

Salut et respect. »

Pour les auteurs de cette lettre, ce qui devait déterminer la réponse du Directoire, c'était la probité et le patriotisme de leur compatriote, plutôt que les résultats obtenus par l'usage du Rob. Il est probable que les bénéfices retirés par Boyveau de la vente de son remède ne laissent pas indifférents les trois signataires de cette recommandation.

A cet appel, le ministre de la guerre fit la réponse suivante :

« Paris, le 16 nivôse an IV^e de la République française, une et indivisible.

« Le ministre de la guerre aux représentants du peuple, composant la députation de la Charente-Inférieure, à Paris.

« La lettre de recommandation que vous avez adressée, citoyens, au Directoire exécutif, en faveur du citoyen Boyveau Laffeteur, et par laquelle vous recommandez l'usage de son Rob anti-syphilitique, m'a été renvoyée. Je vous prévins que sa proposition de faire employer son remède au traitement des militaires m'était déjà parvenue, et que j'ai consulté le conseil de santé, dont j'attends l'avis, pour pouvoir adopter à ce sujet le parti le plus avantageux au bien du service.

« Salut et fraternité,
Aubert Dubayet ».

Boyveau n'avait pas lieu de se montrer très satisfait des réponses adressées par les pouvoirs publics aux personnages qui le protégeaient. Le monde officiel le comblait bien d'éloges, mais personne ne voulait prendre la responsabilité de faire droit à ses demandes. Il se détermina donc à écrire personnellement au Ministre de la guerre pour lui offrir ses services.

« Citoyen Ministre,

« Quand la demande que je sou mets à votre philanthropie, ne seroit pas étayée d'un décret de la Convention nationale, qui après l'avoir accueillie de la manière la plus favorable, l'a renvoyée pour y statuer au Comité des secours publics, et d'un arrêté de ce même Comité, qui, regrettant que la brièveté du tems ne lui ait point permis de satisfaire aux vues de la Convention nationale, invite, dans les termes les plus honorables pour l'exposant, le Directoire exécutif à achever ce qu'il avait commencé, fort de vingt ans de succès, et convaincu de votre patriotisme, je me présenterois devant vous avec confiance.

« Ce qu'ont fait les autorités qui vous ont précédés, ce qu'a fait l'ancien gouvernement lui-même en faveur des hôpitaux de la marine, où mon remède connu sous le nom de Rob anti-syphilitique, est administré depuis si longtemps, aux vénériens jugés incurables par les moyens ordinaires, je viens solliciter votre humanité de l'étendre à tous les hôpitaux militaires de la République ; aujourd'hui que la bienfaisance du gouvernement est une bienfaisance vraiment nationale, je crois entrer dans les vues du citoyen ministre, en demandant qu'une ressource si précieuse soit commune indistinctement à tous nos frères d'armes, dont les maux cruels ont résisté aux remèdes vulgairement connus, et qui périssent tous les jours victimes d'un art impuissant.

« Je consens à ne pas recevoir le prix des remèdes administrés aux malades qui n'en éprouveroient pas tout le succès que je garantis.

« Je joins à ma demande toutes les pièces qui constatent l'efficacité du Rob anti-syphilitique, et celles relatives à l'objet que je vous supplie de prendre en considération. J'ai rempli le devoir d'un bon citoyen en soumettant à votre sagesse une idée que je crois précieuse à l'humanité ; dépositaire de la puissance nationale, vous jouirez de votre plus beau droit en la mettant à exécution.

« A Paris, le 22 floréal an V^e de la République française.

Boyveau L'affecteur ».

Il existe une lacune dans l'histoire de ce Rob, et nous ne savons pas si l'armée de terre fut enfin gratifiée de ce remède et si elle put jouir de ses bienfaits.

Tout en multipliant ses démarches pour devenir le fournisseur attitré des armées de la République, Boyveau ne perdait pas de vue la clientèle civile. La publicité qu'il ne cessait de faire autour de son produit, son activité incessante, lui procurèrent la satisfaction de voir son nom se populariser tant en France qu'à l'étranger.

Il ne dédaignait l'appui de personne et il savait utiliser des procédés de

réclame qu'on n'avait jamais connus jusqu'alors. C'est ainsi que le citoyen *Luce*, auteur de *Mucius Scaepola* et d'autres tragédies qui firent les délices des spectateurs des théâtres de cette époque, chanta en une ode de 160 vers, les bienfaits du Rob Laffecteur.

Entre temps, Boyveau avait obtenu du gouvernement l'autorisation d'exporter son produit, sans se heurter aux exigences de la douane, ainsi qu'en fait foi le document suivant :

« Sur le rapport de la Commission du commerce, d'après les motifs et considérations qui y sont énoncés, le Comité du salut public arrête que le citoyen Boyveau Laffecteur, médecin, pourra exporter de la République telle quantité qu'il voudra de son remède en bouteilles de pinte, pesant chacune trente-deux onces.

« Les employés aux bureaux des douanes laisseront sortir les dites bouteilles, sans exiger d'acquits-à-caution, le citoyen Laffecteur en étant dispensé par ces présentes.

« Les membres du Comité du Salut Public, *R. Lindet, Treillard, Eschas-sériaux, Carnot, Thuriot, J. F. Delmas, Merlin.*

Ce fut à la fin du XVIII^e siècle que Boyveau connut son plus grand succès. Il avait crié si haut son désintéressement, son amour du prochain, que les polémiques s'apaisèrent.

Les préoccupations d'ordre particulier qui agitaient chacun, à cette époque troublée de l'histoire, motivèrent sans aucun doute la suspension des hostilités entre le corps médical et le commerçant Boyveau. Mais le répit fut de courte durée.

Un certain *Lioull* se prétendit le seul inventeur du Rob et il traita d'imposteur Boyveau, qu'il accusait de lui avoir dérobé son secret. Le docteur *Desbois* de Rochefort publia dans son *Cours élémentaire de matière médicale* la composition de ce produit, dont il avait fait, disait-il, une analyse minutieuse. Il concluait que ce remède n'était autre que le *sirop de cuisinier*, substance ayant joui d'une assez grande réputation dans les années précédentes.

Mais, parmi ses détracteurs, Swédiaur fut celui qui l'attaqua le plus ouvertement dans son *Traité complet des maladies syphilitiques*. D'après ce dernier, le Rob était formé d'un sirop à base d'*Arundo phragmites* que *Daleschamp* avait mis à la mode. Pour lui, le régime diététique, auquel Laffecteur soumettait ses malades, suffisait à enrayer les accidents syphilitiques.

« J'ai vu, disait-il, plusieurs cas, où les malades réduits par le régime sévère, pendant l'usage de ce Rob, sembloient être délivrés de leurs anciens maux syphilitiques ; mais après être retournés à leur diète ordinaire, et avoir repris leurs forces naturelles, ils étaient de nouveau affectés de

symptômes syphilitiques, qui paroissent tels qu'ils étoient auparavant ; beaucoup s'en trouvent guéris radicalement, après avoir fait usage auparavant d'un traitement mercuriel complet ; mais je crois qu'il y a peu de malades qui soient guéris radicalement par l'usage de ce remède seul sans l'usage précédent du mercure. »

Pour terminer l'histoire du Rob Laffeteur, nous sommes obligé d'empiéter sur les premières années du XIX^e siècle. En 1828, en effet, le docteur Giraudeau acquit la marque de Boyveau Laffeteur. Dans le but de ramener au Rob une popularité disparue, il fit une telle publicité autour de ce remède qu'il attira l'attention de la justice. Il fut appelé devant le tribunal correctionnel, le 2 mai 1829, pour vente illégale d'un remède secret, délit prévu par la loi du 21 germinal an II.

Trois experts avaient été choisis par le parquet de la Seine, pour dresser un rapport sur les produits mis en vente. Ces trois experts, étaient : *Orfila*, professeur à la faculté de médecine, *Pelletier*, professeur à l'école de pharmacie, et *Chevallier*, pharmacien.

Le procureur du roi prononça un violent réquisitoire, et dénonçant les moyens délictueux employés par Giraudeau, il réclama du tribunal une peine sévère.

« Giraudeau, disait-il, a déposé une brochure dans laquelle se trouvait une recette incomplète, mais qui ne se trouve que là et qu'on chercherait en vain dans la foule des brochures et documents qui ont été saisis ; il en résulte que le sieur Giraudeau voulait, en donnant une formule incomplète, la soustraire à la connaissance du public, afin de le duper plus sûrement.

« Du reste, les titres fastueux qu'il attribuait à ses brochures sont les témoins de son charlatanisme ; c'est ainsi qu'on peut en citer une qui portait pour titre : « Conseils aux victimes de l'amour ».

« Afin de mieux assurer le succès de ses tromperies, il s'efforça de persuader que son remède avait été examiné et approuvé. Dans toutes ses brochures, il se réclame de ses examinateurs et cite les noms les plus honorables, parmi lesquels Dupuytren et Thévenot. Ceux-ci du reste protestèrent.

« La vérité est qu'il s'est servi des noms des professeurs qui ont assisté à sa thèse, laquelle, du reste, ne portait que sur des idées générales et sur la prééminence d'un traitement végétal sur le traitement mercuriel sans indication de formule ni de procédés.

« Les brochures de Giraudeau contiennent même des phrases indécentes, et des pères de famille en remirent à la police comme attentatoires à la morale et à la pudeur publiques, mais cela n'empêcha pas Giraudeau de les répandre à profusion. Il a prétendu que son spécifique était mis en dépôt chez les pharmaciens, à la condition seulement que ceux-ci ne le

délivreraient aux malades que sur ordonnance des médecins. Or, parmi les dépositaires, on a trouvé un droguiste à Fontainebleau et un libraire à Gap.....

« Bien qu'il parle beaucoup de son désintéressement et de sa philanthropie, le rapport des experts montre qu'il vend 6 et 12 francs les robs qui lui coûtent à peu près 24 sous..... »

Les experts désignés par le parquet avaient de leur côté conclu ainsi :

«..... Il résulte des différents essais auxquels nous nous sommes livrés :

« 1^o Qu'il n'y a aucune préparation mercurielle ni aucune autre substance vénéneuse dans ces trois médicaments, savoir : le sirop dépuratif régénérateur du sang ; le Rob antisypilitique ; la mixture. (Giraudeau avait en effet préconisé ces deux nouveaux remèdes, en même temps que celui de Boyveau).

« 2^o Que ces médicaments sont réellement formés de matières indiquées dans les formules publiées par le Dr Giraudeau, page 22 de la brochure : *Traitement des maladies vénériennes*, et 5 de celle intitulée : *Art de guérir les dartres*, si ce n'est qu'au lieu de sucre, il a substitué la mélasse, substance dont le prix est très inférieur à celui du sucre.

« 3^o Que si les matières qui entrent dans la composition des trois médicaments débités sont celles trouvées dans les formules, il est aussi vrai que les doses de ces matières ne sont pas indiquées avec précision.

« Que le Rob préparé devant nous, d'après les proportions indiquées, contient une trop petite quantité de substances actives pour jouir des propriétés énergiques qu'on lui attribue. »

Le célèbre avocat Dupin présenta la défense de Giraudeau, mais malgré tout son talent, il ne put éviter à son client une condamnation à 600 francs d'amende et aux dépens.

Telle est l'histoire de ce remède, qui après avoir eu une vogue inouïe est totalement inconnu aujourd'hui. Il ne nous reste plus qu'à donner sa formule, que Giraudeau dévoila lui-même.

C'était un sirop composé avec du gaïac, de la salsepareille, de la racine d'Astragalo, de la pariétaire, des roses pâles, de la lobélie syphilitique, de l'opium et du sené de la Palthe ; à ce sirop on ajoutait du rob de sureau, aromatisé aux essences de menthe et de citron.

Vu : *Le Président de la thèse :*

GILBERT-BALLET.

Vu : *Le Doyen :*

LANDOUZY.

Vu et permis d'imprimer :

Le vice-recteur de l'Académie de Paris : L. LIARD.

INDEX BIBLIOGRAPHIQUE

- AQUILANUS (Sébastien). — Tractatus de Morbo gallico, 1498.
- ASTRUC. — Traitement des maladies vénériennes. Traduction de Louis, Paris, 1777.
- BOTAL (Léonard). — De Ratione Luis Venereæ curandæ, 1563.
- BRASSAVOLE (Antoine-Musa). — De morbo gallico.
— De radicis Chinæ usu, 1551.
- BELLOSTE. — Traité du mercure, Paris, 1738.
- BOYVEAU-LAFFECTEUR. — Traité des maladies vénériennes. Paris an X de la République.
- BÉNÉDICTUS (Jean). — Tractatus de Morbo gallico, 1508.
- BÉNÉDICTUS (Alexandre). — Nouveaux élémens de la science de l'homme. Montpellier, 1778.
- BLÉGNY (Nicolas de). — L'art de guérir les maladies vénériennes. La Haye, 1696.
- BELL. — Traité de la gonorrhée virulente et de la maladie vénérienne. Traduction de Bosquillon, Paris, 1802.
- BERLINGHIERI (Vacca). — Traitement des maladies vénériennes, publié par Alyon, Paris, 1800.
- BÉTHENCOURT (Jacques de). — Nouveau carême de pénitence et purgatoire d'expiation à l'usage des malades affectés du mal français ou mal vénérien. Paris, 1527.
- BRU. — Méthode de traiter les maladies vénériennes. Paris, 1789.
- BLAIR. — Essay on the antiveneral effects of nitrous acid. London, 1779.
- CHARRAS (Moyse). — Pharmacopée royale galénique et chymique. Paris, 1682.
- CATANÉE (Jacques). — Tractatus de morbo gallico, 1504.
- CULLERIER. — Recherches pratiques sur le traitement de la syphilis, fondées sur les observations de M. Cullerier, par Lucas-Championnière, Paris, 1845.
- CLARE. — Méthode nouvelle et facile de guérir la maladie vénérienne, Paris, 1785.
- CARDAN (Jérôme). — De radice Chinæ seu de decoctis, 1548.
- DUPAU. — Observations sur l'usage des végétaux exotiques dans les maladies vénériennes. Paris, 1782.
- FALLOPE (Gabriel). — De Morbo gallico. Padoue, 1560.
- FABRE. — Traitement des maladies vénériennes. Paris, 1782.
- FRACASTOR. — Syphilis, sive morbus gallicus, 1521.

- FIORAVENTI. — Capricci medicinali. Venezia, 1568.
- FERNEL (Jean). — De Luis Venereæ curatione, 1556.
- GARDANE (J. J.). — Recherches pratiques sur les différentes manières de traiter la syphilis. Paris, 1774.
- GIRTANNER. — Traité sur la maladie vénérienne Gœttingue, 1789.
- GRÜNDBECK (Joseph). — Tractatus de pestilentiali scorra, 1496.
- GILINI (Coradin). — Opusculum de Morbo gallico, 1497.
- HUTTEN (Ulrich Van). — De curatione Morbi gallici per administrationem Ligni Guaiaci.
- Libellus de Guajaci medicina et morbo gallico, 1519.
- HOFFMANN. — Pharmacop. Medico Chymica.
- HUME. — History of England, 1754-1761.
- HÉRY (Thierry de). — La méthode curative de la maladie vénérienne, Paris, 1634.
- HUNTER. — A treatise on the venereal disease, Londres, 1786.
- HENSLER. — Geschichte der Lustseuche. Altona, 1789.
- HERNANDEZ. — Essai analytique contre la nature syphilitique de la gonorrhée dite virulente. Toulon, 1812.
- HORNE. — Exposition raisonnée des différentes méthodes d'administrer le mercure dans les maladies vénériennes. Paris, 1775.
- LÉMERY. — Cours de Chymie, 1713.
- LÉONICÈNE. — De Morbo gallico, 1497.
- LUISINUS (Aloysius). — Aphrodisiacus. Venise, 1566-1567.
- LOUIS (Ant.). — Parallèle des différentes méthodes de traiter les maladies vénériennes. Amsterdam, 1764.
- MASSA (Nicolas). — De Morbo gallico, 1532.
- De morbo neapolitano, 1434.
- MATHIOLE (Pierre-André). — De Morbo gallico, 1535.
- MANUSCRIT. — Cours de Petit, Régent de la faculté de Paris, recueilli par Convert, étudiant, 1757.
- MONTAGNANA (Bartholomæus). — Consilium medicum pro illust. et reverend. episcopo et Hungariæ vice-rege, 1498.
- MUSITAN. — Traité de la maladie vénérienne, Trévoux, 1711.
- MONTANUS (J.-Baptiste). — Tractatus de Morbo gallico, 1550.
- NISBET. — Essai sur les maladies vénériennes. Traduction de Petit-Radel. Paris, 1868.
- OVIEDO (Gonzalve-Fernandez D'). — Histoire générale et naturelle des Indes occidentales, 1534.
- POLL (Nicolas). — De curatione morbi gallici per lignum guaiacum, 1536.
- PLENCK. — Méthode nouvelle d'administrer le vif argent. Traduit du latin par M. Laflize.
- PEYRILHE. — Remède nouveau contre les maladies vénériennes, Paris, 1774.
- PINCTOR (Pierre). — De Morbo fædo et occulto his temporibus affligente. Rome, 1500.
- PARÉ (Ambroise). — Œuvres. Seizième livre. Traitant de la grosse vérole, dite maladie vénérienne et les accidents qui adviennent à icelle. Chaptit. IX. La seconde manière de curer la vérole par frictions.
- PAULMIER (Julien). — Liber de Hydrargyro, 1578.

RONDELET (Guillaume). — De Morbo italico, 1560.

ROLLO. — Diabetes mellitus. London, 1797.

SWÉDIAUR. — Traité complet des maladies syphilitiques, Paris, 1809.

SHELLIG. — Consilium in Pustulas malas, morbum quem malum de Francia vulgus appellat. Heidelberg, 1494.

SWIETEN (Van). — Comment. in her Boerrhave aphor. Leyde, 1741.

SANCHEZ. — Observations sur les maladies vénériennes. Paris, 1785.

SANCHEZ. — Dissertation sur l'origine de la maladie vénérienne, Paris, 1752.

SANCHEZ. — Examen historique sur l'apparition de la maladie vénérienne en Europe. Leyde, 1777.

TORELLA (Gaspard). — Tractatus de dolore in Pudendagra, 1500.

TONSITANO (Bernardin). — De Morbo gallico.

VICTORI (Benoit). — De Morbo gallico.

VELLA (Georges). — Consilium medicum pro Morbo gallico, 1505.

VESALE. — Epistola de Radice Chinæ, 1546.

VIGO (Jean de). — Practicæ suæ copiosæ. Lib. V. De Morbo gallico, 1514

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
I. — Quelques mots des anciennes doctrines sur les affections vénériennes.....	9
II. — Période d'hésitation dans la cure de la syphilis.....	12
III. — Le traitement mercuriel.....	17
IV. — Le traitement de la syphilis par les remèdes non mercuriels.	31
V. — Les remèdes anti-vénériens à formules secrètes	45
VI. — Index bibliographique.....	67

